

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Général (périodiques) de la livraison

29468

5 CENTINS.

VERITAS PRÆVALEBIT.

L'Opinion Publique

Politique, Littérature, Théâtre, Mondanités.



VOLUME I.—No. 16.

Vendredi, 31 Mars, 1893.



MONTREAL.

Bâtisse New-York Life, 715.

B. P. No. 2071.

LE
DIRECTORY
DES
Citoyens de Montreal

Sera prêt pour distribution en mai ou de bonne heure en juin chaque année.

Sera un très concis et très complet almanach des adresses pour la cité de Montréal et les quartiers suburbains.

Indiquera les noms, l'occupation, le siège d'affaires et la résidence, ainsi que les numéros de boîte postale et de téléphone des citoyens de Montréal.

Donnera aussi une variété d'informations qui ne se trouvent dans aucune autre publication.

Sera imprimé sur beau papier et solidement relié.

Formera un volume portatif, commode pour consultation journalière et répondant à toutes les fins qu'on peut attendre de publications de ce genre.

Sera d'un format qui en permettra la rapide consultation.

Contiendra un indicateur de rues très concis, préparé sur un plan tout nouveau, permettant de trouver d'un coup d'œil l'adresse d'affaires, la résidence, etc., de tous les citoyens.

Sera de beaucoup le moins cher Directory publié dans le Dominion. (Prix, \$ 1.50).

ADRESSE:

Les Editeurs du

"Directory des Citoyens de Montreal,"

"809, hôtel de la N.-Y. Life,"

MONTREAL.

ACHETEZ AU COMPTANT

—ET—

- DEMANDEZ -

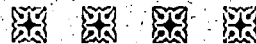
DES

BONS ET DES ACTIONS

DE LA

Coopération

Commerciale



En faisant vos achats ordinaires pour la maison et la famille, vous n'avez pas à dépenser un sou inutilement pour vous procurer des chances de gagner.

UN GROS LOT DE

CINQ CENTS PIASTRES

{ UN LOT DE } — { 2 LOTS DE }
\$50. — \$25.

ET

QUATRE CENTS LOTS D'UNE PIASTRE.

Il suffit de faire vos achats, au comptant, chez les marchands qui donnent ces bons et ces actions.

Si vos fournisseurs habituels n'en ont pas, allez chez d'autres, dont vous trouverez les noms et les adresses dans tous les journaux quotidiens, le samedi.

Examinez ces noms et ne manquez pas l'occasion.

L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

VOL. I.

VENDREDI, 31 MARS, 1893.

No. 16.

L'OPINION PUBLIQUE.

Rédacteur en chef.....Louis-H. Taché.
809, bâtisse New-York Life,
Bureau de poste, boîte 1579.

Éditeur, secrétaire de la rédaction et adm-
nistrateur.....Edouard Delpit.
715, bâtisse New-York Life,
Bureau de poste, boîte 2071.

Prière de faire toutes remises d'argent par lettre enre-
gistrée ou mandat postal.

ENTRE NOUS.

Heureux, trois fois heureux, l'homme dont la pensée
Peut s'écrire au tranchant du sabre ou de l'épée !
Ah ! qu'il doit mépriser ces rêveurs insensés
Qui, lorsqu'ils ont pétri d'une fange sans vie
Un vil fantôme, un songe, une froide effigie,
S'arrêtent pleins d'orgueil et disent : C'est assez !
Qu'est la pensée, hélas ! quand l'action commence ?
L'une recule où l'autre intrépide s'avance.
Au redoutable aspect de la réalité,
Celle-ci prend le fer et s'apprête à combattre ;
Celle-là, frêle idole et qu'un rien peut abattre,
Se détourne, en voilant son front inanimé. A. DE M.

On avait cru que l'élection de Vaudreuil se ferait entre deux frères, M. Robert Harwood et M. Henry Harwood, — tous deux anciens députés de ce comté.

Il est bon de dire qu'il n'y a aucune divergence personnelle entre MM. Harwood. Seulement tous deux sont très influents dans le comté, et les partis libéral et conservateur ne trouveraient rien de mieux à faire que de confier leur drapeau respectif aux mains de deux partisans également dévoués, convaincus et influents.

M. Robert Harwood est un vieil ami de cœur de sir Georges Cartier et un conservateur de vieille roche. Il possède un caractère d'élite et commande un respect général. Il a été souvent question de lui comme sénateur et, si la cité de Montréal ne mangeait pas aussi souvent le pain blanc des campagnes, il serait aujourd'hui, sans aucun doute, dans la chambre haute, à Ottawa.

M. Henry Harwood a été député à Ottawa pendant quelques années. C'est un ami personnel de M. Laurier et il possède l'estime et l'amitié de ses adversaires aussi bien que des libéraux.

C'est assez dire que les deux frères représentent chacun les idées, les aspirations et la politique des partis libéral et conservateur, et recevraient un vote absolument dicté par les idées politiques des électeurs de Vaudreuil.

La *Sentinelle* a pris feu à la suite du petit entrefilet de l'*Opinion Publique* et de la biographie de M. Bernat-

chez. Dans sa colère, son directeur lance des mensonges et des injures sous l'anonyme. Le tout mérite d'être mis au panier... à moins de servir à donner au bouillant coq-du-village une leçon de respectabilité devant les tribunaux.

Enfin M. Tardivel baisse pavillon. Il ne trouve plus rien à dire, si ce n'est qu'on ne le traite pas avec assez de courtoisie. L'*Opinion Publique* n'a pas l'habitude d'être personnelle, et le rédacteur de la *Vérité* voudra bien ne s'en prendre qu'à lui-même s'il a reçu des coups qui ont si vivement porté.

L'*Opinion Publique* ne demande pas mieux que de vivre en paix avec la *Vérité*; mais que M. Tardivel oublie le moins possible que la patience a des limites et que l'invective attire généralement des ripostes peu agréables à ceux qui se plaisent à ce jeu.

La *Vérité* est indignée parce que MM. Masson et Royal ont dit que le clergé était riche. Elle déclare que M. le *recorder* de Montigny — présent à cette conversation — est trop bon chrétien pour croire que le clergé est riche et — nous citons textuellement — “a trop de bon sens pour ne pas comprendre tout ce qu'il y a de grotesque dans la conduite de ces laïques riches qui demandent, en dînant, à un clergé pauvre d'instruire leurs enfants !” — *Le Monde*.

Dans le dernier numéro de la *Vérité*, je trouve la phrase suivante:

“Quoi qu'en disent M. Masson et M. Royal, notre clergé ne possède pas de colossales richesses.”

Voilà! M. Tardivel seul connaît ces choses. M. Masson, M. Royal, M. Fréchette, la *Minerve*, l'*Événement*, la *Patrie*, l'*Opinion Publique*, des centaines de laïques éminents qui soutiennent la même opinion, ne savent ce qu'ils disent. Et ce M. Tardivel, qui les décrète d'ignorants, a l'aplomb de faire la monumentale assertion qui suit:

“A part Saint-Sulpice et peut-être le séminaire de Québec, il n'y a pas une communauté d'hommes qui soit, non pas riche, mais seulement à l'aise.”

Remarquez bien que nous ne faisons pas un reproche au clergé des collèges et séminaires de posséder les biens qu'il a accumulés par une sage administration et par une économie réelle. Mais nous lui demandons de modifier le programme de l'enseignement de manière à donner à tous les enfants qui, plus tard, iront dans le monde tout autant qu'à ceux qui entrent dans les ordres.

L'enseignement est donné à bon marché, mais il est payé tout de même. Les parents qui paient ont le droit de demander que ceux qui entreprennent d'instruire leurs enfants donnent un peu l'éducation qu'eux, les parents, désirent leur faire donner. C'est un contrat entre deux parties: le clergé, qui contrôle à peu près toute

l'éducation, et les parents, qui n'ont pas le choix et qui doivent lui envoyer leurs enfants.

Personne ne contestera que la demande de réformes est générale dans la province. Quelle raison peut-il bien y avoir pour que l'on s'entête à crier à la persécution et pour que l'on refuse d'accorder des réformes? Aucune, si ce n'est le parti pris de refuser aux laïques toute intervention dans les choses de l'éducation.

L'Étendard a été soudainement pris d'une indigestion, à la suite de la mauvaise cuisine religieuse qu'on lui fait dans ses bureaux de rédaction. Il a dû prendre quelques jours de repos et l'on ajoute que sa vie n'est pas encore hors de danger.

Accoutumé à manger à la crèche gouvernementale, il a eu des faiblesses chaque fois que la ration a manqué. Il avait enfin cru trouver un pourvoyeur permanent à l'arrivée de M. de Boucherville au pouvoir. Malheureusement, M. de Boucherville s'en est allé, M. Taillon lui a succédé, et ses sources d'alimentation se sont vite fermées. Les greniers où se repaissait ce rongeur sont sous bonne garde, dit-on, et si *L'Étendard* reste en vie, il ne pourra se nourrir que de sa haine contre tout ce qui ne rapporte rien. Il ne serait pas étonnant de le voir se tourner contre le clergé qui ne veut plus lui fournir de vivres.

En politique, *L'Étendard* était une calamité. Comme la *Vérité*, il avait mission de garder intactes les traditions de l'obscurantisme dans cette bonne province où l'on gobe, de parti pris, tant de banales et stupides notions sur les hommes et les choses.

Béni soit le ciel, s'il nous a enfin libérés de cette plaie d'Égypte connue sous le nom de *L'Étendard*!

M. Fréchette, dans une très belle lettre au révérend M. Nantel, lui demande si certaines expressions, certaines prononciations et certaines locutions aussi vicieuses qu'absurdes n'ont pas cours dans le collège de Sainte-Thérèse tout comme dans les autres collèges.

M. Nantel n'a pas dû dire qu'au séminaire de Sainte-Thérèse il y a un système d'enseignement pour montrer à parler français. Il a dû simplement dire qu'on enseignait bien le français. Je ne crois pas qu'il y ait un séminaire ou un collège dans la province, en dehors du collège des jésuites, où l'on enseigne à parler; c'est regrettable; mais il ne faut pas, non plus, exiger l'impossible. Il y a bon nombre de personnes qui disent très mal des choses qu'elles écriraient en excellent français. La faute en est, autant qu'au collège, à la famille où, dès le bas âge, on montre aux enfants un langage parfaitement ridicule. Si l'on veut s'en convaincre, que l'on mette trois enfants canadiens de sept, dix et quinze ans à côté de trois enfants du même âge élevés par des Français de France, et l'on éprouvera une rude humiliation si l'on a l'orgueil de savoir et de tenir à ce qu'on parle bon français.

M. Fréchette a fait plus pour nous inspirer le goût du bon français que tout autre homme de la province de Québec. S'il tient tant à voir monter le niveau intellectuel de la race française au Canada, c'est, j'en suis sûr, moins pour afficher sa supériorité personnelle sous ce rapport que par le désir sincère et patriotique de faire progresser ses compatriotes.

Il serait non-seulement curieux, mais très important de voir une polémique régulière s'engager sur le sujet de l'éducation entre le révérend M. Nantel et M. Louis Fréchette. Tous deux sont des hommes remarquable-

ment doués et renseignés, et seraient les dignes champions, l'un du clergé, l'autre des laïques, dans cette question brûlante d'actualité.

L'Opinion Publique met au défi tout collège ou tout séminaire de cette province de faire passer un examen élémentaire satisfaisant sur le français et l'anglais, l'arithmétique, la géographie et l'histoire, à la majorité des élèves qui sont dans la dernière année de leur cours. Il n'y a qu'un moyen de juger d'un système d'éducation, c'est par les résultats. Et, à moins de parti pris ou d'aveuglement, on ne peut que déplorer le manque d'instruction et d'éducation qui caractérise la plupart des élèves sortis de nos collèges.

On me disait hier: "Ne produisons-nous pas un aussi grand nombre de littérateurs, d'écrivains, d'hommes d'Etat, d'orateurs, etc., que les Anglais?" Peut-être; mais cela est dû au talent naturel et au génie national de notre race. C'est étonnant que, malgré le système d'éducation, un si grand nombre atteignent les sommets. Que serait-ce si l'on donnait aux jeunes générations des professeurs qualifiés et un programme d'enseignement adapté aux besoins de notre état de société?

L'Électeur répond ce qui suit à un confrère libéral qui attaquait la nomination de sir Alexandre Lacoste comme administrateur:

"Nous considérons aussi que les partis politiques ont bien plus de garanties d'impartialité de la part d'un juge que de la part d'un politicien.

"Au reste, croit-on que, s'il n'eût pas été convenable pour un juge d'accepter le poste d'administrateur, des hommes comme sir A. A. Dorion et sir Andrew Stuart l'auraient accepté avant sir Alexandre?

"Enfin c'est là l'usage constitutionnel. Chaque fois que le gouverneur général s'absente, c'est le juge en chef de la cour suprême qui est appelé à le remplacer.

"Ne donnons pas à nos adversaires la satisfaction de nous reprocher un manque de logique, en critiquant une méthode suivie avec l'approbation du parti par nos amis lorsqu'ils étaient au pouvoir."

La *Minerve* a publié, sur M. le grand-vicaire Gravel, de Saint-Hyacinthe, un article assez anodin dans la forme, mais, dans le fond, très vif pour qui sait lire entre les lignes. Je ne vois pas ce qui peut justifier un tel écrit en dehors d'une animosité personnelle ou politique chez celui qui en est l'auteur.

Le départ de M. le grand-vicaire Gravel serait désastreux pour l'archevêché, dont il a parfaitement administré les affaires depuis près de vingt ans. C'est un libéral, mais c'est son affaire et c'est son droit. Les conservateurs ont assez de sympathies dans le clergé pour ne pas s'escrier contre celles qui sont acquises aux libéraux. D'ailleurs, il vaut mieux que le clergé ne soit pas tout *bleu*, pour son bien comme pour celui du pays.

Quant au grand-vicaire personnellement, c'est un homme charmant, large de vues et d'idées, qui exerce une salutaire influence sur le milieu où son sacerdoce l'a appelé. Il serait regrettable de le voir enlevé à ceux qui n'ont eu qu'à bénéficier de ses services.

J'avoue que M. Clarke Wallace a rudement fait mentir *L'Opinion Publique*, qui lui prêtait des vues larges et intelligentes et qui a salué avec plaisir son entrée dans le cabinet fédéral. Il faut que la mauvaise compagnie soit

bien contagieuse pour faire faire à un homme de la position de M. Wallace, qui rencontre chaque jour chez ses collègues tant d'esprit de tolérance et de modération, d'aussi violentes protestations contre le *home rule*.

Le plus tôt sir John Thompson le mettra en disponibilité, le mieux ce sera pour le parti conservateur.

L'inauguration du monument Maisonneuve sera un événement d'une importance considérable. Le comité doit être à la hauteur des devoirs qui lui incombent. Tout esprit de coterie doit en être exclu. Il serait aussi absurde de suivre l'avis du *National*, qui veut mettre le clergé de côté pour cette occasion, que d'oublier, en envoyant des invitations en France, ceux-là même qui sont les représentants officiels de la France.

Il y a lieu de croire que rien ne sera épargné pour rendre cette démonstration véritablement nationale dans son caractère. Si des erreurs ont été faites jusqu'ici, — ce que j'ignore, — elles seront de nature à faire prendre au comité des mesures pour qu'elles soient corrigées et ne se répètent pas.

Une petite révolution est sur le point de s'accomplir à la Maison Blanche : il est question de donner un uniforme aux portiers et aux surveillants de la résidence officielle du président des États-Unis. Cette idée, qui est fortement appuyée par le secrétaire particulier de M. Cleveland, n'est pas nouvelle ; on avait déjà songé plusieurs fois à revêtir d'un uniforme les surveillants de la Maison Blanche ; mais on avait toujours hésité à adopter cette mesure, dans la crainte de l'opinion publique, qui aurait pu trouver à cette innovation un caractère antidémocratique.

La réforme, si elle se fait cette fois, sera toute dans l'intérêt public. La grande majorité des personnes qui visitent la Maison Blanche ne savent actuellement où se procurer les renseignements pouvant les intéresser ; elles doivent se contenter de traverser les corridors et les salons sans pouvoir demander quoi que ce soit aux surveillants, qu'aucune marque extérieure ne distingue du commun des mortels. Tandis qu'avec des surveillants en uniforme, les visiteurs sauront à qui s'adresser pour demander les renseignements dont ils peuvent avoir besoin.

Quoi qu'on en dise et malgré son élévation à la présidence du sénat, le rôle politique de Jules Ferry était terminé depuis quelque temps. Tous rendaient hommage aux grandes qualités gouvernementales du défunt ; mais l'impopularité de Ferry était si grande que son retour au pouvoir était impossible. Il eût été, dans la partie engagée sur l'échiquier politique, un pion dont les évolutions auraient pu avoir une certaine influence sur l'issue de la partie ; mais lui, personnellement, n'aurait jamais pu la gagner.

Sa mort a frappé l'opinion publique, parce qu'elle devient une nouvelle préoccupation et un nouvel objet d'ennui s'ajoutant à ceux qui accablent déjà le pays ; mais on ne peut pas dire que ce soit un événement ayant une véritable portée sur l'avenir de la république, qui résistera victorieusement à la crise actuelle.

L'idée d'établir entre la Belgique et le Canada des relations commerciales directes basées sur l'échange de leurs produits paraît devoir sortir de la région des théories et devenir un fait accompli.

La Belgique, beaucoup de nos lecteurs le savent, est

un petit État européen dont le territoire n'est guère plus étendu que la vingtième partie de la province de Québec, mais qui compte une population d'au-delà de six millions d'habitants. Par suite de cet état de choses, la Belgique est obligée d'acheter, chaque année, pour plus de deux cents millions de dollars de produits alimentaires, qu'elle cherche un peu partout, hormis au Canada qui pourrait, pourtant, lui en fournir des quantités illimitées et à des prix défiant toute concurrence.

Par contre, la production industrielle de ce pays est si développée que, toutes proportions gardées, on fabrique en Belgique en plus grande quantité et à meilleur compte que partout ailleurs.

On s'occupe en ce moment de créer une société belge-canadienne d'exportation et d'importation et d'établir entre les négociants belges et canadiens un échange d'échantillons des produits de leur fabrication.

L'auteur du mouvement reviendra bientôt au Canada, après un séjour assez prolongé en Belgique, où ses efforts ont été couronnés d'un plein succès.

Le syndicat belge est en voie de formation. Les premiers adhérents, pris parmi les industriels les plus notables de Belgique, sont connus, et une des sociétés commerciales incorporées le mieux établies à Montréal en a accepté l'agence pour le Canada et les États-Unis.

Des communications officielles touchant cet objet seront faites sous peu à la chambre du commerce du district de Montréal.

Le *Guide du chasseur de pelleteries* et le *Guide du chercheur de minéraux*, — deux volumes reliés, d'environ deux cents pages, — sont en vente en ce moment chez Granger & Frères, où peuvent être obtenus de l'auteur, M. H. de Puyjalon, 265, rue Saint-André, Montréal.

Ces volumes sont du plus haut intérêt, feraient d'excellents prix à donner dans les collèges et devraient être dans toutes les mains. Ils ne se vendent que 50 centins l'exemplaire.

C'est un charmant pays que le nôtre à bien des points de vue : la liberté y est illimitée ; nos impôts, insignifiants, comparés à ceux des pays d'Europe. Pas de conscription, pas d'armée permanente ; le fléau de la guerre, toujours imminent ailleurs, ne nous menace jamais. L'absence de castes dans notre état social et de toute aristocratie à part celle du talent ouvre très large à tous l'entrée des différentes carrières. Nous réalisons presque l'idéal de la république rêvée par Platon.

Ce charmant pays ne laisse pas d'être, cependant, assez difficile à gouverner et le conflit d'intérêts résultant de notre diversité de population fait naître bien des obstacles sur la route des gouvernants. Il leur est impossible de tracer à l'avance une ligne de conduite qui convienne à tous les points de vue. Il faut une orientation nouvelle pour chaque groupe canadien. L'arrivée de sir John Thompson a bien mis en relief les ennuis de la situation. "Enfin, disait un journal catholique de Montréal, nous triomphons ; voici un des nôtres au premier poste, avec six collègues de notre croyance. Vive Dieu ! nous avons gagné la partie." A cette explosion de joie la presse d'Ontario répondit : "Nous vous l'avions bien dit, que les papistes triomphaient ; voyez ce que disent les journaux français. Un bon protestant ne peut donner son appui au gouvernement."

A quelques jours de là, un ami, ayant fait remarquer au journal catholique son zèle intempestif, ses cris de

triomphe embarrassants, tout de suite le rédacteur change de lunettes et hurle que l'administration Thompson est vouée à l'orangisme, que Clarke Wallace, son prophète, ne fera qu'une bouchée de l'influence catholique et que MM. Ouimet, Angers, Caron et autres catholiques seront avalés tout ronds s'ils ne se mettent en travers de cette bouche féroce de Wallace. Voilà la beauté du système. Voilà ce que nous valent quatre races qui s'exècrent les unes les autres et vingt religions qui s'excommunient avec une touchante réciprocité.

Il résulte de cette macédoine d'opinions, reflets de cette diversité de races, que nos hommes publics ne peuvent que rarement traiter les questions d'intérêt public à leur véritable point de vue, pour peu qu'elles touchent à ce qui est erreur pour les uns et vérité pour les autres, dogme ici, préjugé là-bas. Lors de l'élection de Soulanges, l'attitude de MM. Ouimet et Laurier a bien mis en lumière ce vice de notre état social. Deux hommes éclairés, instruits, intelligents, avaient à traiter de l'affaire des écoles du Manitoba et ni l'un ni l'autre n'a osé dire carrément sa pensée; et ce qu'il y a de plus merveilleux dans l'affaire, c'est que leur situation respective leur imposait la réserve de langage qui a marqué leurs déclarations. Celles-ci ont pris à peu près la forme du petit dialogue qui suit :

M. Laurier. — Le ministre des travaux publics veut-il nous dire comment le gouvernement va régler la question des écoles du Manitoba ?

M. Ouimet. — C'est une question épineuse que celle des affaires du Manitoba. Nous voulons demander à la cour suprême, tribunal impartial, de décider quels sont nos droits dans l'espèce et si nous sommes autorisés à intervenir.

M. Laurier. — Les ministres manquent à tous leurs devoirs, foulent aux pieds nos droits et ceux de nos coreligionnaires du Manitoba. Le gouvernement est indigne de la confiance publique. Il aurait dû désavouer la loi Greenway.

M. Ouimet. — M. Laurier me permettra-t-il de lui faire une petite question ? Veut-il nous dire, lui, ce qu'il ferait s'il était au pouvoir ? Il est chef de l'opposition, il n'est lié par aucune solidarité, comme nous, les ministres, et, par conséquent, il lui est permis de dire qu'il désavouerait la loi s'il était au pouvoir.

M. Laurier ne répondit pas et ne pouvait pas répondre, attendu que, s'il avait déclaré qu'il aurait désavoué la loi, il se serait mis à dos les trois quarts de ses amis politiques. Si ces hommes publics avaient eu leur franc parler, voici comment la scène se serait déroulée :

— Voyons donc, Laurier, aurait dit M. Ouimet, ne venez pas ici jouer au plus fin. Cette affaire est insoluble pour le quart d'heure. Nous avons l'un et l'autre fait des mariages de raison. Vous êtes tenu de ménager des *grits* fanatiques comme Charlton, Cartwright, et vos nouveaux alliés McCarthy, O'Brien, comme nous sommes obligés de ne pas nous brouiller avec les *tories*, pétris de la même pâte antifrançaise et anticatholique dont sont faits vos amis. Les uns valent les autres. Le temps apportera une solution, — s'il y en a une.

Et M. Laurier aurait dit :

— Ma foi ! c'est ce que je vois de plus clair dans cette affaire embrouillée.

Il n'est pas permis de signaler un abus sans indiquer le moyen de le combattre. Ce moyen, nous l'avons,

mais personne n'oserait s'en servir : que les gens d'esprit s'entendent pour faire de la politique d'une façon intelligente. Ils n'en feront rien parce qu'il se trouvera toujours à l'arrière-plan des individus prêts à exploiter les préjugés et l'ignorance du peuple ; c'est le marche-pied qui leur aide à s'élever quelquefois jusqu'à un siège de député. Exiger qu'ils y renonceraient serait trop cruel. Mais, me direz-vous, cet abus n'existerait pas si l'instruction était plus générale parmi nous. C'est vrai ; mais ni vous ni moi ne verrons l'aurore du jour où l'électeur pourra fournir son opinion lui-même. C'est pourquoi les ambitieux vulgaires auront beau jeu durant encore de longues années et dirigeront, dans certains cas, le bon gros public ; il faut bien l'avouer à notre humiliation.

Lorsque je considère la situation, la boutade d'un homme d'esprit me revient toujours à la mémoire. " Il n'y a pas à dire : ça ira toujours mal, tant qu'il y aura des Anglais dans le pays ", et j'ajoute comme correctif : et ça irait peut-être plus mal encore s'il n'y avait que des Français !

SILHOUETTES PARLEMENTAIRES.

P. AUGUSTE CHOQUETTE, M.P.

Pas un beau type, celui-ci : plutôt atroce que passable. — Profil très marqué ; face osseuse, ravagée ; maxillaires proéminentes ; ensemble de carabin échevelé ou de tortionnaire inquisitorial. Vrai modèle pour une caricature : un corps épais sur de petites jambes en baguettes ; tête vulgaire, couverte d'une chevelure épaisse, grasseuse, que ses amis n'ont jamais réussi à lui faire couper. — S'habille comme un barbier endimanché. N'a jamais su ce que c'est que *d'avoir l'air monsieur*, — encore moins ce que c'est que de *l'être*.

A débuté dans le monde en vendant des bottes dans les campagnes, mais s'est bientôt dégoûté de cet honnête occupation. S'est préparé à l'étude du droit. Montre complaisamment la médaille de bronze de lord Lorne, qu'il a obtenue dans le concours qui a valu à L. P. Pelletier la médaille d'argent. Oublie cependant de dire qu'il n'y avait que deux concurrents pour deux médailles et que sa note d'examen était : *médiocre*.

Beaucoup de vigueur, brutalement employée. Frappe sans écouter et sans savoir. Les plus indulgents affirment qu'il est possédé du *malin*, d'autres disent du *méchin*. — Toutes les fois qu'il survient une bagarre en chambre, il a son mot à dire pour produire une légère attisée que recueille pieusement le petit légume rural qu'il commandite. — Pendant un temps, il se fatigua de ce rôle peu rémunérateur et rêva de se rendre à Québec. C'était dans les beaux jours du *taureau d'or*, auquel tout le monde sacrifiait. — Mais le farouche *Barnèche* était là et veillait. — Les incursions de son collègue fédéral sur le terrain provincial arrachèrent au rude navigateur des cris d'outarde en détresse qui ne furent calmés que par le voyage à Paris et les petits soins de Mme Rivet. — Rien n'échappe aux critiques de ce bilieux représentant, qui abuse d'un certain talent et d'une énergie louable pour salir au lieu de créer. — Caractère vindicatif, il n'a jamais pardonné au brave colonel Amyot d'avoir blagué les Québécois et mangé pendant cinq ans la grosse part du gâteau après laquelle soupiraient tant de babines libérales. — Il s'en est vengé en mettant son siège en jeu. — On ne l'a pas pris au sérieux. — Angers lui déplut : il mit encore son siège en jeu. — Et ce siège qui se balade de pari

en pari ne trouve jamais de preneur. — Les bonnes têtes de Montmagny finiront par trouver la chose au moins fatigante. — Couvre toutes ces frasques d'un libéralisme d'apparat qu'il appelle *vieille école* et que je qualifierais de *nouvelle couche et libéralisme tapageur*. — A cru se mettre en évidence en attaquant brutalement M. Angers, qui n'y prend pas plus garde qu'un *mastif* aux jarrets duquel jappe un *pug*.

Doué d'une intransigeance féroce, il se complait à démolir les combinaisons les plus laborieusement établies par ses chefs, puis il contemple avec satisfaction le gâchis dans lequel pataugent ses amis. — L'égoïsme fiéffé dont il cultive avec soin la graine prolifique en fait un compagnon encore plus redoutable qu'un adversaire sérieux. — De fait, ceux qu'il tue se portent fort bien. — L'éducation lui a manqué pour devenir quelque chose, malgré toutes ses qualités de vouloir et de ténacité. — Son avenir est clos depuis longtemps et pas un ami ne s'exposera à lui rouvrir les portes du futur : il aurait trop peur de se faire mordre.

TOUCHATOUT.

À L'ÉCOLE DE PAUL BERT.

Dernièrement, j'ai fait une incartade. Je m'en confesse humblement. J'ai voulu voir de mes yeux ce que Paul Bert, de haineuse mémoire, professait en fait d'éducation. Non-seulement son livre trop célèbre sur la matière, mais nombre d'articles écrits par lui sont venus tour à tour se ranger sur mon bureau. Qu'y ai-je trouvé ? Bien des choses, des bonnes en petit nombre et des mauvaises à foison. Comme il semble assez clair que d'autres aussi l'ont lu, mais, en l'appréciant, renversent les termes de ma proposition, il ne sera peut-être pas tout à fait inutile d'en dire quelques mots.

Paul Bert du moins est franc comme une épée. Pour lui, pas de faux-fuyants, pas de supercheries, pas de compromis. Vous lui demandez ce qu'il veut, il vous répond carrément : l'école athée. Vous lui demandez comment en arriver là, il vous cite Gambetta disant, en 1881, aux électeurs de Belleville : " Nous voulons et l'Église chez elle et l'école chez elle, l'instituteur absolument maître du lieu où il donne ses leçons et ne laissant franchir sa demeure que par les représentants autorisés de l'Etat. " Vous voulez enfin savoir ce que veut dire l'enseignement laïque, mis en opposition avec l'enseignement ecclésiastique, il répond sans détours : " La laïcité de l'enseignement consiste d'abord à exclure l'Église. Elle est hors de cause, on ne s'occupe pas d'elle ; on ne peut plus discuter avec elle. La critique et la science n'ont pas de compte à régler avec les évêques. Que dans l'enseignement le dogme et le miracle soient mis à l'écart, qu'on n'en parle plus, qu'on ne s'occupe plus ni à les attaquer ni à les défendre, qu'on tienne l'Église ou pour une chose morte ou pour une chose transcendante et indéfinissable, sur laquelle les méthodes de l'esprit humain n'ont pas de prise; cela suffit, et dès lors l'instruction est laïque. "

Voilà, certes, de la franchise. Y a-t-il de la logique ? Voyons.

Une raison donnée pour l'enseignement neutre, c'est l'incompétence de l'Etat en matière de religion. Nul de

nous ne s'inscrira en faux contre cette incompétence. Elle est notoire. Mais, nous le demanderons, l'Etat est-il plus compétent en astronomie, en chinois ou en paléontologie ? Certes, nos hommes d'Etat ne sont point des encyclopédies, et nous ne nous en plaignons pas.

Aussi n'est-ce point sur un pareil quiproquo que nous dirigeons nos batteries. Mais, de même que l'Etat sait trouver, pour ses écoles, des hommes qui savent la physique, la géométrie analytique, le calcul, la géologie et la chimie, de même nous lui demandons de trouver des maîtres qui connaissent la religion et la morale pour les enseigner à nos enfants.

Belle excuse, en vérité, que celle de parents aisés qui refuseraient à leurs enfants la culture littéraire pour la seule raison qu'ils en sont eux-mêmes privés ! Belle excuse que celle d'un père qui ne ferait pas venir un médecin près de son enfant en danger parce qu'il ne connaît pas lui-même la médecine !

Et ici, remarquons-le, la question est bien plus simple. De quoi s'agit-il ? De l'enseignement religieux et moral. Or, il est une société, fondée par le Christ, dont la devise est depuis dix-neuf siècles : " Allez ! Enseignez ! " Cette société se présente à nous avec les preuves les plus convaincantes de sa mission divine ; elle a ses maîtres partout, dans nos grandes villes comme dans nos plus petites villes. C'est à elle presque exclusivement qu'appartiennent tous les Canadiens-Français : par ses ministres ils furent baptisés, dans ses temples ils furent mariés et ils espèrent reposer dans ses cimetières béniés. Elle fut notre protectrice à l'heure du péril ; elle est restée notre mère.

Et quand il en est ainsi, on ose demander l'école neutre pour nos jeunes gens ! Allons donc ! avouez-le, l'incompétence de l'Etat n'est qu'un prétexte, comme l'école neutre ne serait qu'un leurre.

" Nous voulons l'Église chez elle, disait Gambetta, et l'école chez elle. " D'autres disent après lui : " Pour qui veut l'instruction religieuse, il y a la maison paternelle et le temple : l'école est pour recevoir l'instruction civile et morale. "

L'Église, sans doute, est la première place pour l'enseignement religieux. Mais s'ensuit-il qu'il doive être exclu de l'école ?

Le christianisme est, dans l'ordre philosophique, le premier objet de la science. Comment peut-il être laissé de côté ? Le jeune homme témoin et victime de ce silence ne pourra manquer de considérer le christianisme comme antiscientifique, de regarder l'Église comme " une chose morte ou indéfinissable, " et de taxer prêtres et évêques de despotisme. De ces demi-savants qui ignorent la vérité religieuse et qui, l'ignorant, la blasphèment, le monde est rempli, et cela, en grande partie, grâce à un enseignement religieux incomplet et insuffisant. De même qu'à l'école on enseigne les éléments d'histoire et de mathématiques, quoiqu'il y ait des écoles spéciales de ces sciences ; de même que l'on fait du feu dans toutes les maisons, quoique le chimiste seul analyse scientifiquement le phénomène de la combustion, de même, dans toutes les écoles, il faut l'enseignement religieux, bien que l'église soit le lieu propre réservé à cette étude.

Dans l'ordre historique, le christianisme est un fait et de tous le plus remarquable. " Il est ridicule, écrit un libéral italien, que l'on doive enseigner dans les écoles qui furent Jupiter et Vénus, et non qui fut Jésus-Christ. Le christianisme, avec ses principes, son histoire et celle du judaïsme dont il naquit, a pénétré si profondément dans nos codes, notre littérature, les arts, que, bon gré mal gré, nous vivons en lui; et comment pouvez-vous vous comprendre vous-même sans lui? . . . Sans cette connaissance, le jeune homme sera un étranger non-seulement dans toute église, mais dans toute galerie d'arts, dans tout musée et presque dans toute rue et dans toute maison."

Il ajoute avec beaucoup de bon sens que, si l'on enseigne avec tant de soin la mythologie afin de faire comprendre les poètes grecs et latins, il ne voit pas pourquoi on laisserait de côté une religion sans la connaissance de laquelle on ne peut comprendre ni nos poètes, ni nos peintres, ni nos sculpteurs.

Nous ne le voyons pas non plus, à moins que des fables n'aient acquis le droit de primer la vérité.

VECCHIO.

DANS LE MONDE DES ESPRITS.

Puisque la rédaction de l'*Opinion Publique* a eu la gracieuseté de m'annoncer à ses abonnés dès la semaine dernière, ne trouvez pas mauvais, chers lecteurs, que j'entre en matière sans nouvelle présentation. J'ai promis de répondre aux questions posées par M. Pierre X... ; mais cette promesse m'a été *arrachée*, — le mot est bien exact. Peut-être ne savez-vous pas pourquoi? Eh bien! voici: tous ces phénomènes d'habitations hantées, comme on les appelle, n'ont rien que de très naturel pour quiconque a su les comprendre; mais ils n'en restent pas moins impossibles à expliquer à ceux — et ils sont nombreux — qui n'ont aucune notion du *spiritisme*. Il faut de toute nécessité, pour les leur faire comprendre, commencer par les mettre au courant d'une foule de choses fort longues à expliquer. Entreprendre de répondre à M. Pierre X... par la voie d'un journal, c'était donc entreprendre un véritable cours, et il y a de quoi effrayer de moins timides que moi. Cependant je n'ai pas su me défendre des instances qui m'ont été faites, et il ne me reste plus qu'à m'exécuter de bonne grâce. Laissez-moi seulement vous donner quelques avertissements préalables.

D'abord, les explications, comme je vous le disais il y a un instant, entraîneront des développements parfois considérables. Le sujet sera long à traiter, et, pour ne pas vous fatiguer, nous n'en prendrons qu'une petite dose par semaine: ce sera plus facile à digérer.

En second lieu, j'avertis ceux que la question n'intéresse pas spécialement qu'ils ne liront que des choses très arides. Le spiritisme est une science sérieuse, très sérieuse, et ne consiste pas, comme on le croit généralement, dans le seul fait de mettre en mouvement une chaise ou une table. Il a ses lois, — lois très simples, mais qui demandent, pour être bien comprises, une attention soutenue.

En troisième lieu, je serai heureux de donner, — toujours par la voie du journal, — toutes les explications supplémentaires que l'on me demandera ou de répondre aux objections que l'on voudra bien me faire.

En quatrième lieu, comme la question a été traitée de main de maître longtemps avant moi, je me contenterai,

la plupart du temps, de vous résumer les théories et les explications déjà énoncées.

Et enfin, lorsque vous serez fatigués de mes études, vous n'aurez qu'un signe à faire, et je rentrerai avec le plus grand plaisir dans le silence dont je ne suis sorti qu'à regret.

Il serait peut-être plus logique de vous dire d'abord ce qu'est le *spiritisme* et ce que sont les *esprits*. Mais je réserve cela pour la semaine prochaine. Aujourd'hui nous allons voir quel a été le début du spiritisme. Beaucoup de personnes croient qu'il a commencé en Europe, tandis qu'au contraire les premières manifestations ont eu lieu tout près d'ici, dans l'État de New-York.

Je parle, bien entendu, du spiritisme moderne. En réalité, le spiritisme est aussi vieux que le monde. Les croyances à l'immortalité de l'âme et aux communications possibles entre les vivants et les morts étaient générales parmi les peuples de l'antiquité.

Mais, à l'inverse de ce qui a lieu aujourd'hui, les pratiques par lesquelles on arrivait à entrer en rapport avec les âmes désincarnées étaient l'apanage exclusif des prêtres, qui avaient soigneusement accaparé ces cérémonies, non-seulement pour s'en faire de lucratifs revenus, pour maintenir le peuple dans une ignorance absolue du véritable état de l'âme après la mort, mais aussi pour revêtir à ses yeux un caractère sacré, puisque seuls ils pouvaient révéler les secrets de la mort.

Les annales de toutes les nations constatent que, depuis les époques les plus reculées de l'histoire, l'évocation des esprits était pratiquée par certains hommes qui en avaient fait une spécialité.

Le plus ancien code religieux que l'on connaisse, les *Védas*, paru plusieurs milliers d'années avant Jésus-Christ, relate l'existence des esprits.

Mais je n'insisterai pas sur le spiritisme dans l'antiquité, et nous allons voir comment il a débuté dans les temps modernes, c'est-à-dire il y a quarante-six ans.

En 1847, la maison d'un M. John Fox, demeurant à Hydesville, petit village de l'État de New-York, fut troublée par des manifestations étranges. Des bruits inexplicables se faisaient entendre avec une telle intensité que rapidement le repos de la famille en fut troublé.

Malgré les plus minutieuses recherches, on ne put trouver l'auteur de ce tapage insolite; mais bientôt on remarqua que la cause productrice semblait être intelligente. La plus jeune des filles de M. Fox, nommée Kate, familiarisée avec l'invisible frappeur, dit: "Fais comme moi," et elle frappa de sa petite main un certain nombre de coups que l'agent mystérieux répéta. Mme Fox lui dit: "Compte dix." L'agent frappa dix fois. "Quel âge ont nos enfants?" La réponse fut correcte. A cette question: "Êtes-vous un homme, vous qui frappez?" aucune réponse ne vint; mais à celle-ci: "Êtes-vous un esprit?" il fut répondu par des coups nets et rapides.

Des voisins appelés furent témoins de ces phénomènes. Tous les moyens de surveillance furent pratiqués pour découvrir l'invisible frappeur, mais l'enquête de la famille et celle de tout le voisinage furent inutiles. On ne put découvrir de causes naturelles à ces singulières manifestations.

Les expériences se suivirent, nombreuses et précises. Les curieux, attirés par ces phénomènes nouveaux, ne se contentèrent plus de demandes et de réponses. L'un d'eux, nommé Isaac Post, eut l'idée de réciter à haute voix les lettres de l'alphabet, en priant l'esprit de vou-

loir bien frapper un coup sur celles qui composaient les mots qu'il voulait faire comprendre. De ce jour la télégraphie spirituelle était trouvée ; ce procédé est celui que nous verrons appliqué aux tables tournantes.

Voilà, dans toute sa simplicité, le début du phénomène qui devait révolutionner le monde entier. Nié par les savants officiels, raillé par la presse des deux mondes, mis à l'index par des religions craintives et jalouses, suspect à la justice, exploité par des charlatans sans vergogne, le spiritisme devait cependant faire son chemin et conquérir des adhérents, dont le chiffre s'élève à plusieurs millions, car il possède cette force plus puissante que tout au monde : la vérité.

Les visiteurs remarquèrent que les phénomènes ne se produisaient qu'en présence des demoiselles Fox ; on leur attribua un certain pouvoir qui fut appelé *mediumnité*.

L'esprit qui se manifestait aux demoiselles Fox déclara se nommer Joseph Ryan et avoir été colporteur pendant sa vie terrestre. Il engagea les jeunes filles à donner des séances publiques dans lesquelles il convaincrat les plus incrédules de son existence. La famille Fox alla se fixer à Rochester et, suivant les conseils de leur ami de l'espace, ces jeunes missionnaires n'hésitèrent pas à braver le fanatisme protestant en proposant de se soumettre au plus rigoureux contrôle. Accusés d'imposture et sommés par les ministres de leur confession de renoncer à ces pratiques, M. et Mme Fox, se faisant un devoir suprême de propager la connaissance de ces phénomènes, qu'il considéraient comme une grande et consolante vérité, utile pour tous, refusèrent de se soumettre et furent chassés de leur Église. Les adeptes qui se réunissaient autour d'eux furent frappés de la même réprobation.

Les conservateurs fanatiques de la *foi des aïeux* ameutèrent contre la famille Fox le populaire. Les apôtres de la foi nouvelle offrirent alors de faire la preuve publique de la réalité des manifestations devant la population réunie au *Corynthial Hall*, la plus grande salle de la ville. On commença par une conférence où furent exposés les progrès du phénomène depuis les premiers jours. Cette communication, accueillie par des huées, aboutit pourtant à la nomination d'une commission chargée d'examiner les faits ; contre l'attente générale et contre sa conviction propre, la commission fut forcée d'avouer qu'après l'examen le plus minutieux elle n'avait pu découvrir aucune trace de fraude.

On nomma une seconde commission qui eut recours à des procédés d'investigation encore plus rigoureux ; on fit fouiller et même déshabiller les médiums, (par des dames, bien entendu) ; toujours on entendit des *rappings* (coups frappés dans la table), des meubles en mouvement, des réponses à toutes les questions, même mentales ; pas de ventriloquie, pas de subterfuges, pas de doute possibles. Second rapport, plus favorable encore que le premier, sur la parfaite bonne foi des spirites et la réalité de l'incroyable phénomène. " Il est impossible, dit Mme Hardinge, de décrire l'indignation qui se manifesta à cette seconde déception."

Une troisième commission fut immédiatement choisie parmi les plus incrédules et les plus railleurs. Le résultat de ces investigations, encore plus outrageantes que les deux autres pour les pauvres jeunes filles, tourna plus que jamais à la confusion de leurs détracteurs.

Le bruit de l'insuccès de ce suprême examen avait transpiré dans la ville. La foule exaspérée, convaincue

de la trahison de leurs commissaires et de leurs connivences avec les imposteurs, avait déclaré que, si le rapport était favorable, elle lyncherait les médiums et leurs avocats. Les jeunes filles, malgré leur terreur, escortées de leur famille et de quelques amis, ne se présentèrent pas moins à la réunion et prirent place sur l'estrade de la grande salle, tous décidés à périr, s'il le fallait, martyrs d'une impopulaire, mais indiscutable vérité.

La lecture du rapport fut faite par un membre de la commission qui avait juré de découvrir le truc ; mais il dut avouer que la cause des coups frappés, malgré les plus minutieuses recherches, lui était inconnue. Aussitôt eut lieu un tumulte effroyable, la populace voulut lyncher les jeunes filles, et elles l'eussent été sans l'intervention d'un quaker, nommé George Villets, qui leur fit un rempart de son corps et ramena la foule à des sentiments plus humains.

On voit par ce récit que le spiritisme fut étudié sévèrement dès son début. Ce ne sont pas seulement des voisins plus ou moins ignorants qui constatent un fait inexplicable : ce sont des commissions régulièrement nommées qui, après enquêtes minutieuses, sont obligées de reconnaître l'authenticité absolue du phénomène.

La persécution a toujours pour résultat de faire des adeptes aux idées qu'elle combat. C'est pourquoi, peu d'années après, en 1850, on comptait déjà plusieurs milliers de spirites aux États-Unis. La presse, comme toujours, n'avait pas assez de sarcasmes contre la nouvelle doctrine. On riait des tables tournantes et des esprits frappeurs, et il n'était si mince écrivassier, si morne plumitif, qui ne se fût pour autorisé à dauber sur ces illuminés qui croyaient sincèrement que l'âme de leur parent pouvait faire agir le pied d'un meuble.

Il faut dire ici que le phénomène avait pris un autre aspect. Les coups, au lieu de se produire dans les murs et sur les planchers, se faisaient entendre maintenant dans des tables autour desquelles étaient réunis les expérimentateurs. Cette manière de procéder avait été indiquée par les esprits eux-mêmes. On remarqua aussi qu'en mettant les mains sur la table, cette dernière était animée de certains mouvements de bascule, et on trouva dans ce fait un second moyen de communication. Il suffisait d'appeler les lettres de l'alphabet, et le meuble frappait successivement sur chacune des lettres qui composaient le mot que l'esprit voulait dicter.

La manie de faire tourner les tables se propagea rapidement. On peut difficilement se figurer aujourd'hui l'engouement dont ces expériences furent l'objet pendant les années 1850 et 1851. Toutes les recherches eurent pour résultat d'amener à la nouvelle croyance des hommes d'une autorité morale et intellectuelle reconnue.

Des écrivains, des orateurs, des magistrats, des révérends ministres prirent fait et cause pour la doctrine bafouée ; des missionnaires éloquents se mirent en voyage ; des écrivains fondèrent des journaux ; des brochures, des pamphlets répandus à profusion frappèrent à coups redoublés sur l'opinion publique et ébranlèrent les préventions.

Le mouvement s'accéléra si bien qu'en 1854 une pétition revêtue de 15.000 signatures fut adressée au congrès siégeant à Washington ; elle avait pour but de faire nommer par le congrès une commission chargée d'étudier les phénomènes et d'en découvrir les lois. Cette pétition fut mise de côté ; mais l'essor du spiritisme n'en fut pas entravé, car les faits devenaient plus nombreux

et plus variés à mesure que l'étude en était poursuivie avec persévérance.

Le phénomène des tables tournantes fut bientôt connu dans toutes ses particularités.

Ce mode de conversation au moyen de coups frappés et de mouvements de bascule de la table était long et incommode. Malgré l'habileté des assistants, il fallait beaucoup de temps, beaucoup de patience, pour obtenir un message de quelque importance. La table enseigna elle-même un procédé plus prompt. Sur ses indications, on adapta à une planchette triangulaire trois pieds munis de roulettes, et à l'un d'eux on attachait un crayon; puis on mit l'appareil sur une feuille de papier, et le médium posa les mains sur le centre de cette petite table. On vit alors le crayon tracer des lettres, puis des phrases, et bientôt cette planchette écrivit avec rapidité et donna des messages.

Plus tard encore, on s'aperçut que la planchette était tout à fait inutile et qu'il suffisait au médium de poser simplement sa main armée d'un crayon sur le papier et que l'esprit la faisait agir automatiquement.

Ce genre de communication fut nommé *écriture mécanique* ou *automatique*, car le sujet, dans ce cas, n'a nulle conscience de ce que sa main trace sur le papier.

D'autres médiums obtinrent de cette manière des dessins curieux, de la musique, des dictées bien au-dessus de la portée de leur intelligence et parfois même des communications dans des langues étrangères qui leur étaient notoirement inconnues.

L'étude de plus en plus approfondie de ces manifestations nouvelles amena les chercheurs à des constatations encore plus étranges et plus inattendues des sceptiques.

Le raisonnement avait conduit les premiers observateurs à se dire que, puisque les esprits pouvaient agir sur les tables, sur les médiums, il ne devait pas leur être impossible de faire mouvoir directement un crayon et d'écrire sans le secours des humains.

C'est ce qui eut lieu. Des feuilles de papier blanc, enfermées dans des boîtes parfaitement scellées, furent trouvées ensuite couvertes d'écriture. Des ardoises, entre lesquelles se trouvait une petite touche de crayon, que l'on ne perdait pas de vue, contenaient, après l'apposition des mains du médium, des communications intelligentes, des dessins, etc..

Le phénomène réservait encore d'autres surprises. Des lumières de formes et de couleurs variées et de divers degrés d'intensité apparaissaient dans des chambres sombres, où il n'existait aucune substance capable de développer une action chimique ou une illumination phosphorescente, et ce, en l'absence de tous les instruments par lesquels l'électricité est engendrée et la combustion produite.

Ces lueurs prenaient parfois l'apparence de mains humaines, de figures enveloppées d'un brouillard lumineux.

Petit à petit, à mesure que le médium se développait, les apparitions acquirent une consistance plus grande et il fut possible, non-seulement de voir, mais de toucher ces fantômes qui se produisaient dans de si singulières circonstances. On fit mieux: on put les photographier par la suite, ainsi que nous le verrons plus tard.

Les récits de ces expériences étaient accueillis par une incrédulité universelle; mais, comme les faits se reproduisaient en grand nombre, que les spirites

ne reculaient devant aucun moyen de propager leur foi, l'attention du public savant et lettré se porta sur cette étude et amena bientôt l'adhésion publique d'hommes très haut placés et très compétents.

C. D'OUTRETOMBE.

PIERRE DUPONT.

(Suite.)

Disons bien vite que les excentricités chantantes de Pierre Dupont et ses couplets politiques sont le résultat de l'époque où il a débuté: triste époque vraiment, où il n'y avait plus même de l'eau à boire pour un fabricant d'églottes et de pastorales.

Essayez donc de chanter les *Bauufs* ou la *Fête du village*, quand tout Paris hurlait du matin au soir:

Mourir pour la patrie, (*bis*)

C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!

On n'ignore pas que cette magnifique romance de M. Alexandre Dumas a défrayé pendant dix-huit mois le gosier populaire. Il fallait bien que notre malheureux chansonnier luttât contre un concurrent si redoutable. Voilà pourquoi nous avons eu le *Chant des nations*, le *Chant du vote*, le *Chant des transportés*, le *Chant des soldats* et bien d'autres chants encore.

La faute en est à M. Alexandre Dumas. Pierre Dupont n'y est pour rien.

Toute une révolution déteignait sur notre héros et sur ses rimes. Il prenait au sérieux les faux apôtres qui venaient lui prêcher une foule de théories suspectes, et faisait du socialisme, non pas avec sa tête, comme beaucoup d'autres, mais avec son cœur d'enfant et de poète.

Nous trouvons dans un petit journal d'alors une anecdote amusante, spirituellement racontée par Auguste Vitu.

Il paraît que Dupont, pour exciter sa verve et continuer de soutenir la concurrence, (M. Dumas en aura tous les remords!) soupait assez régulièrement au café Foy.

"Un matin que le jour l'avait surpris dans cette occupation, il ouvrit la fenêtre qui donnait sur le boulevard. Tout était désert encore; à peine cinq à six balayeurs, dispersés au coin des trottoirs, s'acquittaient-ils de leur misérable besogne.

"A l'intérieur du cabaret, des candélabres chargés de bougies éclairaient les riches débris d'un repas somptueux. Des flacons au long col roulaient, éventrés, sous la table, et l'acre parfum des truffes combattait victorieusement les bouffées du cigare.

"Dupont a le vin tendre. Les larmes lui vinrent aux yeux.

"Il ouvrit les bras, comme M. Pierre Leroux quand il prêche, et fit aux balayeurs ébahis une sorte d'homélie assez réjouissante; il leur parla de riches insensibles qui boivent la sueur du peuple, de parasites qui vivent aux dépens de leurs frères, si bien que les braves balayeurs, s'apercevant que l'orateur avait parfaitement soupé, se mirent en devoir de lui jeter des pierres.

"Mais comme les boulevards ne sont pas riches en cailloux, ces ouailles grossières prirent tout ce qui leur tombait sous la main, et Dupont dut fermer la fenêtre pour se soustraire à une foule de légumes suspects."

Voilà l'anecdote.

Si M. Dumas n'avait pas composé le *Chœur des Girondins*, tout ceci n'aurait point eu lieu.

Nous avons oublié de dire que Pierre Dupont s'était démis de ses fonctions à l'Institut le jour où il avait publié le *Chant des ouvriers*. Il craignait que la couleur de l'œuvre ne déplût aux académiciens.

Pour avoir la propriété de cette chanson, Furne délia sa bourse et versa l'or, sans compter, dans la poche de l'auteur.

Dupont se trouvait assez riche et dédaignait les médiocres honoraires de sa place.

Un autre éditeur, Houssiaux, s'occupait de réunir en volume les couplets de notre poète. Il complète aujourd'hui l'œuvre du chansonnier dans une magnifique édition, illustrée par Tony Johannot et Célestin Nanteuil.

Houssiaux ne tenait pas aux chants dits patriotiques.

C'est à lui que le public doit le retour de Pierre Dupont au genre pastoral, dont M. Alexandre Dumas l'avait malheureusement écarté.

Ne pensons plus à la politique et prêtons l'oreille.

Le poète chante. Nous allons retrouver toutes les délicieuses inspirations de ses premiers jours.

Rêvez un frêle paysage
De bruyères et de bouleaux
Dont flotte au vent le blanc feuillage,
Comme l'écume sur les eaux ;
Et, sous cette ombre échevelée,
Rêvez, plus gracieuse encor
Que les bouleaux de la vallée,
La Vierge aux longues tresses d'or.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre,
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

Ne vous semble-t-il pas voir passer là-bas, sous les arbres, aux rayons de la lune, cette blanche apparition ?

Le *Dahlia bleu*, *Ma vigne*, la *Véronique* et la *Chanson du blé* sont quatre chefs-d'œuvre. Dupont varie comme la nature ses couleurs et ses parfums.

Douces à voir, ô véroniques !
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.
Fleurs touchantes du sacrifice,
Mortes, vous savez nous guérir.
Je vois dans votre humble calice
Le ciel entier s'épanouir.

O véroniques ! Sous les chênes
Fleurissez pour les simples cœurs
Qui, dans les traverses humaines,
Vont cherchant les petites fleurs.

On ne peut rien voir de plus naïvement gracieux et de plus délicat comme pensée.

Voulez-vous maintenant du vrai langage rustique, bien cru, bien ronflant et bien sonore ?

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons.

Venez, poules à crête rouge,
Et mon beau coq tambour-major !
J'aime que tout ce monde bouge,
Je vois remuer mon trésor :

Ces marçassins, ce veau qui tette,
Ces canetons qui vont nageant,
Cet agneau qui bêle à tu-tête,
C'est pour moi le bruit de l'argent.

C'est qu'il en faut dans un ménage,
De l'argent blanc, de l'or vaillant ;
On n'en gagne pour son usage
Qu'en bien veillant et travaillant.
Par-dessus votre homme se grise
Et trébuche en rentrant au nid ;
On se bat ; mais, après la crise,
On s'embrasse et tout est fini.

Lisez la *Vache blanche*, le *Lavoir*, la *Fille du cabaret*, le *Gardeur d'oies* et le *Garçon de moulin*, vous y trouverez la même verve désopilante, la même vérité de peinture, la même senteur champêtre.

Savez-vous la chanson des prés
Qui porte à la mélancolie ?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie.

C'est la chanson que l'on entend
Dans la saison de la verdure,
Quand dans la grande herbe on s'étend
Et qu'on n'a pas l'oreille dure.
Écoutez bien au creux du val
Ce long murmure qui serpente :
Est-ce une flûte de cristal ?
Non, c'est la voix de l'eau qui chante.

La poésie de Pierre Dupont a un charme rêveur qui échappe à la poésie de Béranger.

On remarque chez le père de Frétilton de plus vives et de plus sémillantes allures ; ses flonfons sonnent mieux, on entre en danse plus facilement avec ses vers, et près de lui la muse gaillarde se retrouve sans gêne.

A côté de Pierre Dupont, au contraire, nous la voyons prendre un voile de mélancolie et de pudeur. Elle n'en est pas plus bégueule, mais la danse éternelle et la joie de chaque instant la fatiguent ; elle aime à se promener seulette au bord des champs, sur la lisière des bois, elle écoute la brise et l'oiseau qui chantent, elle rêve en voyant les étoiles.

Quel calme ! Que les cieux sont grands !
Et quel harmonieux murmure !

Frétilton, pendant ce temps-là, se trémousse, rit et baguenaude.

Si elle court dans les prés, c'est afin qu'on la poursuive ; si elle cueille une marguerite, c'est pour se baisser et montrer la jambe. Les beautés de la nature la touchent médiocrement, jamais elle ne songe à les peindre.

On aurait tort de conclure que nous voulons mettre Pierre Dupont au-dessus de Béranger.

Nous croyons que l'auteur du *Dahlia bleu*, grâce aux douces nuances de ses tableaux et à une vérité de détails exquise, offre plus de sympathie aux âmes rêveuses ; mais il est loin, dans l'ensemble de son œuvre et toute gaudriole mise à part, d'atteindre à la pureté de rythme et à l'élévation de notre poète national.

Ainsi, dans les chants patriotiques, Dupont reste au-dessous du médiocre, tandis que Béranger monte jusqu'au sommet le plus sublime de l'ode. Cela tient à ce que l'un n'a jamais touché que la corde d'un parti, tandis que l'autre tire ses vibrations du cœur même de la France.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Que Pierre Dupont reste le peintre aimé de la nature,
le charmant paysagiste, le poète champêtre ; qu'il
achève de conquérir ses titres à la popularité, en faisant
pour chaque travailleur ce qu'il a fait pour le tonnelier,
le tisserand et la couturière : une chanson vive, origi-
nale, accentuée, pleine de verve, et qui est en même
temps la peinture la plus fidèle et la description la plus
exacte du métier.

Pan, pan, pan, pan,
Pan, pan, pan, pan,
Chasse les cercles du tonneau,
Maillet sonore,
Pour enfermer le vin nouveau,
Fils de l'aurore.

L'osier en trois joint le cerceau ;
Chaque douve affûtée,
Mise au point, se courbe en arceau ;
La futaille est voûtée.

Qu'on la flambe dans un feu clair,
Elle est ventrue et ronde ;
Foncez-la, qu'il n'entre pas d'air ;
Enfin percez la bonde.

Voici le tisserand qui chante à son tour. Triste,
reclus, il travaille au fond d'une cave, afin que la toile
sorte de ses mains plus blanche et moins rude :

Encor si je tissais en l'air,
Comme fait ma sœur araignée,
Sans ma lampe j'y verrais clair !
Mais, bah ! ma vie est résignée.

Il faut des voiles au vaisseau,
Aux morts des linuels, aux fillettes
Qui me commandent leur trousseau
Des draps de lit et des layettes.

Ecoutez maintenant la couturière assise à sa fenêtre,
où glisse un furtif rayon de soleil. Pauvre fille, labo-
rieuse et sage, elle charme les longues heures du travail
par un refrain du chansonnier.

Aiguille
Gentille,
Va, viens, voltige et cours.
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

Comme la lame d'une épée
Fait de l'acier le plus pur,
Elle est fourbie, elle est trempée,
On le connaît à son azur.
Voyez ! à peine il est visible,
Le trou par où passe le fil ;
La guêpe en son courroux terrible
N'a pas d'aiguillon plus subtil.

Pendant que l'épingle s'arrête
Et fixe l'étoffe au genou,
L'aiguille, mobile, inquiète,
Pierce toujours un nouveau trou.
L'épingle, sérieuse et sage,
Se repose le plus souvent ;
Du progrès l'aiguille est l'image :
Elle va toujours en avant.

Malgré beaucoup d'incorrections, échappées à un
travail trop facile, notre poète restera populaire.
En France, on aime ce qui a du cachet.

La plupart des œuvres de Pierre Dupont sont con-
nues avant d'être imprimées. Il les chante dans les
salons, et il lui arrive quelquefois d'en donner une copie
à ceux qui la lui demandent.

Mais les éditeurs trouvent à redire à cette espèce de
publication anticipée.

Une dame du monde, excellente musicienne, le pria,
devant nous, un jour, de lui copier une de ses chansons
nouvelles, encore inédite, et qui a pour titre le
Peseur d'or.

Dupont déclara que son éditeur venait de lui défendre
de donner, à l'avenir, une seule chanson manuscrite sous
peine de procès.

— Mes ressources sont là, dit-il, vous comprenez ?
Je ne veux pas me fermer la caisse.

La dame parut très mortifiée de ce refus.

— Il est charmant, votre éditeur ! s'écria-t-elle.
Comment le nommez-vous ?

— Vialat.

— Je lui écrirai une lettre de félicitation. Vraiment,
c'est fort agréable : j'aurai le *Peseur d'or* quand les or-
gues de Barbarie le joueront sous ma fenêtre ! Au
moins nous le chanterez-vous demain, monsieur ?

— Pour cela, très volontiers, on ne me l'a pas défen-
du, répondit Pierre Dupont.

Il salua et sortit.

— Je l'aurai, son *Peseur d'or*, je l'aurai en dépit de
l'éditeur ! dit la dame après le départ du poète.

— Et comment l'aurez-vous ?

— Rien de plus facile. J'ai soirée demain : pendant
qu'il chantera, je ferai prendre les paroles par un sténo-
graphe.

— Mais la musique ?

— Je la prendrai moi-même.

— Et si l'on fait un procès ?

— Je paierai le procès.

— Quel enthousiasme ! Cette chanson nouvelle est
donc bien merveilleuse ?

— Elle aura plus de succès que les *Louis d'or*. Vou-
lez-vous la publier dans la biographie de Dupont ? Je
vous y autorise.

— Merci bien !... Pourtant, si vous répondez de tout...

— Je réponds de tout.

Ce que femme veut, Dieu le veut. A quarante-huit
heures de là, nous avions les sept couplets de l'œuvre
inédite. Les voici :

LE PESEUR D'OR.

Dans une vaste huppelande
Bordée au cou de petit-gris,
Un Juif, expulsé de Hollande,
Vivait d'usures à Paris.
Il pesait, avec des balances
Dont les plateaux étaient faussés,
Or, diamants et consciences ;
Ses doigts étaient fort exercés.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

On allait chercher la piqûre
De ce serpent dans un trou noir
Baillant sur une cour obscure ;
Ce repaire était son comptoir.
A ceux qui de cette cachette
Osaient railler l'obscurité :

— Le soleil est dans ma cassette,
Répondait l'avare éhonté.

Les souris vont se prendre, etc..

Ses yeux étaient deux escarboucles,
Son nez un triangle effilé ;
Il portait des souliers à boucles,
Du linge en Hollande filé.
Il prisait avec des mains sèches
Du fin tabac de Portugal.
Son crâne, orné de blanches mèches,
Eût effrayé le docteur Gall.

Les souris vont se prendre, etc..

De tout calcul indéchiffrable
Il se tirait en un instant
Et, d'une voix imperturbable,
Il disait au chaland : C'est tant !
C'est tant ce virginal sourire,
C'est tant votre anneau conjugal,
C'est tant le sceptre et tant la lyre,
Tant la tombe et le piédestal.

Les souris vont se prendre, etc..

Qu'il monnaya d'âmes flétries !
Qu'il serra dans ses coffres-forts
D'or, de bijoux, de pierreries,
D'anneaux, de chaînes, de trésors !
La mort longtemps le laissa faire.
Un jour de hausse et de grand gain,
Elle emmena notre homme en terre,
Mort de joie et presque de faim.

Les souris vont se prendre, etc..

Le diable, qui toujours existe,
Ayant vu, la nuit, en rôdant,
Notre squelette jaune et triste
Qui perdait sa dernière dent,
Sur un plateau de sa balance
Mit les restes du pauvre corps,
Et dans l'autre, avec violence,
Fit entrer ses nombreux trésors.

Les souris vont se prendre, etc..

— Tu pèses moins que tes richesses,
Dit le diable, viens en enfer !
Nous y vivrons de tes largesses ;
Tes os secs feront un feu clair !
Tirez profit de cette fable,
Vous tous qui rognez sur un liard ;
Vous thésaurisez pour le diable ;
Il vous surprendra tôt ou tard.

Les souris vont se prendre

Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

Certes, il faut en convenir, les œuvres du chansonnier ne manquent pas d'une certaine portée philosophique. Après avoir consolé, soutenu l'artisan dans ses rudes travaux, il déshabille et fouette les peseurs d'or.

Dieu sait comme le siècle en abonde !

Usuriers, rogneurs d'écus, Juifs de Hollande et Juifs parisiens, quelle foule ! Ils ont tous un lingot à la place du cœur, et un sac de gros sous leur tient lieu de cervelle.

Mais ne vous pressez pas de leur porter envie.

Un jour de hausse et de grand gain, vous verrez ! Vous verrez le tour que leur jouera la mort ! Le diable, qui toujours existe, puisque Pierre Dupont l'affirme, les mettra dans un plateau de sa balance,

Et leurs os feront un feu clair.

Ainsi soit-il !

C'est la moralité de la légende, nous y applaudissons de grand cœur.

On trouvera que nous n'avons pas suffisamment étudié Pierre Dupont au point de vue musical, et l'on n'a pas tort ; mais, en vérité, cela passe nos forces.

Il nous est impossible de comprendre ce virtuose étrange. Dupont chante comme chantent les oiseaux, sans avoir eu d'autre maître que la nature. Poète musicien, il trouve la note en même temps que la rime et se fait accompagner à la fois de deux muses, sans qu'Erato gêne Euterpe, sans qu'Euterpe soit jalouse de sa sœur.

Nous renonçons à expliquer les miracles.

Toutefois, en y songeant bien, l'âme d'Hippolyte Monpou a dû venir se loger dans le gosier de Pierre Dupont. Cette hypothèse est la seule que nous puissions admettre. Dieu n'a pas voulu que l'art fût déshérité d'un si beau talent.

Quand Pierre Dupont chante, ne vous semble-t-il pas entendre un écho des *Deux archers* et de l'*Andalouse* ?

Monpou ne garde sous la tombe que les secrets de la fugue et les mystères du contre-point ; mais son héritier ne tient pas à connaître ces secrets, peu lui importent ces mystères. La note lui vient sans qu'il sache l'écrire ; il la dicte, et tout est fini.

Chantez, maintenant !

Il faut avoir entendu Pierre Dupont pour bien apprécier tout le mérite de ses compositions originales. Son timbre, un peu voilé d'abord, s'éclaircit après quelques mesures, éclatè, se passionne et monte à un diapason puissant.

Vous pouvez le faire chanter quatre heures de suite sans qu'il ressente la moindre fatigue. Jamais il ne se fait prier, son répertoire est à vos ordres.

C'est un fort beau garçon, qui n'a aucune allure prétentieuse, aucune pose mondaine. Il reste en lui du campagnard, et cela lui sied bien. Sa barbe longue, assez fournie, un peu rouge, ressemble à celle du Christ.

Franc, loyal, intrépide, il joint à ces qualités une grande bonté de cœur, une simplicité charmante.

Doué de la santé la plus robuste, fier de sa large poitrine et de son encolure d'Hercule, il se fait l'apôtre de certain système d'hygiène qu'il prêche à tout venant, pour faire tort aux médecins.

Quand on regarde son visage fleuri, on accepte ses doctrines.

Pierre Dupont hoit comme Bacchus et Silène. Jamais il ne se grise.

Outre les couplets qu'il fabrique tous les jours, soit en arpentant l'asphalte, soit en passant la barrière pour voir mûrir les blés à Vaugirard ou pour écouter la fauvette sous les bois de Meudon, il travaille à un poème intitulé : *Jeannette, la fille du tailleur*.

Pierre Dupont n'a pas dit son dernier mot.

Il est jeune, son talent doit grandir.

Mais, pour Dieu ! qu'il se contente de la musette et des pipeaux, et qu'il ne sonne plus du cornet à bouquin politique.

Les notes qu'il tire de cet instrument sont aigres et discordantes.

Sa muse n'est pas une euménide coiffée de couleuvres que l'on doit rencontrer hurlant, un jour d'émeute, au coin des carrefours : c'est une nymphe des prés et des bois, une douce hamadryade, qui vit de la sève des arbres ou du suc des fleurs, soupire avec les vents et murmure avec les ruisseaux.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

DE LA PENSÉE FRANÇAISE CONTEMPORAINE.

« Nous sommes tous des isolés. Aussi isolés à Paris, en pleine foule, qu'au plus profond désert. Chacun de nous ne tient plus à rien. Ou nous vivons sans foi, ou nous devons nous faire notre foi au petit bonheur et à nos risques et périls. Nous sommes, pour ainsi dire, coupés du reste du monde dans le temps et dans l'espace. Nous ne sentons pas d'appui autour de nous. Nous sommes vraiment perdus dans l'univers, et c'est cet isolement qui est fatal. »

JULES LEMAITRE.

Ce siècle finit dans l'angoisse, le pessimisme et la médiocrité.

FRANÇOIS COPPÉE.

« Décadentisme, symbolisme, mysticisme, anarchisme... véritablement le vent est au délire! On pourrait mettre au seuil de ce siècle ce vers d'Auguste Barbier :

Ci-gît un monde mort pour cause de folie! »

LECONTE DE LISLE.

« Nos contemporains rient de tout... mais leur rire n'est pas le rire joyeux, candide et salubre de nos pères; c'est le rire convulsé et âpre du névrosé, un rire fait d'ironie sotte et de négation basse. »

EDOUARD DRUMONT.

La France a eu toutes les gloires en ce siècle. Le génie français s'est manifesté dans toutes les sphères ouvertes à la pensée humaine, il a brillé dans tous les genres de travaux et de productions. Jamais, à aucune époque de l'histoire de l'humanité, un pays n'a produit un aussi grand nombre d'hommes éminents que notre mère-patrie en a vu naître dans son sein depuis l'aurore de 1800.

Pendant les vingt-cinq dernières années, ce sont surtout les savants, les peintres, les sculpteurs et les musiciens français qui ont affirmé triomphalement devant l'Europe la fécondité et la vigueur intellectuelles incomparables de notre race. Paris a voulu mériter à tous les points de vue son titre de « ville lumière. » Le passé avait consacré sa suprématie dans tout ce qui s'appelle beauté, élégance et culture esthétiques, littérature et poésie; l'époque contemporaine lui a assuré une place prépondérante dans le monde de la science et lui a donné la souveraineté incontestée dans celui des beaux-arts...

Et cependant ce siècle qui va disparaître laisse ses triomphateurs tristes comme des vaincus ou indifférents comme les spectateurs blasés d'une comédie puérile; il les laisse en proie au scepticisme moqueur et à la mélancolie amère de ceux qui ne daignent plus croire ni espérer. C'est, au moins, ce qu'affirment les critiques, les philosophes, les esthètes, les sociologues, les poètes, tous ceux dont la mission paraît être de peindre l'âme de leurs contemporains et de dire aux générations futures les jouissances dont elle a été abreuvée et les maux dont elle a souffert.

Ces hommes, qui ont effectué les dernières conquêtes de notre civilisation, qui ont tiré de l'organisation so-

ciale actuelle tous les fruits qu'elle pouvait porter, ont épuisé les dernières illusions qui fussent encore permises et renversé les dernières croyances qui fussent restées debout; toutes les convictions ardentes dont ils avaient rempli leur cœur en commençant la vie se sont envolées sur la route et maintenant, arrivés au but, ils éprouvent cette impression douloureuse qui faisait dire au poète :

Tout est beau, tout est grand, mais on meurt dans votre
[air.

C'était un beau rêve que celui que caressaient les philosophes et les élégants seigneurs du règne de Louis XV: aimables épicuriens épris de l'amour de l'humanité, ils entrevoyaient un monde dans lequel il n'y aurait plus ni arbitraire, ni injustices, ni privilèges, où les droits de tous seraient égaux, où chaque citoyen pourrait prétendre à la première place dans la société, où la liberté règnerait sans entraves, où le mot *fraternité* serait gravé au frontispice de tous les monuments et édifices publics. Ce serait alors l'âge d'or, pensaient-ils, l'ère du bonheur absolu... Le rêve paraît s'être réalisé; tous les hommes sont proclamés égaux devant la loi, la liberté est censée régner sans entraves, le mot *fraternité* est inscrit sur tous les édifices publics. Et cependant, comme il y a cent ans, une partie de la nation s'agite et aspire à un ordre de choses nouveau et plus parfait; comme il y a cent ans, tous les hommes bienveillants et bons rêvent encore, mais sans croire à la réalisation de leur rêve, de justice, de liberté, d'égalité et de fraternité!

Le siècle touche à sa fin. Les grands contemporains de Victor Hugo, d'Auber, de Claude Bernard, de Meissonnier disparaissent les uns après les autres; ils s'en vont, mécontents et désespérés de n'avoir pu trouver un sens raisonnable et consolant à la vie, après avoir reconnu le vide des spéculations philosophiques et l'inanité des grands principes qu'ils ont voulu substituer aux croyances du passé.

Ceux qui vont leur succéder et qui seront les hommes du XXe siècle déjà sont entrés dans la carrière; de même que leurs aînés, ils s'avancent dans la vie le sourire de l'incrédulité sur les lèvres, mais ils n'ont de ceux-là ni la mélancolie, ni la tristesse; graves et sérieux, ils marchent à pas réguliers, mathématiques, rêvant de savantes combinaisons de chiffres ou élaborant des problèmes financiers. Ce sont des hommes pratiques, des *strugglers for life*; aucune flamme généreuse ne brille dans leur regard, aucune passion ardente ne fait vibrer leur âme ou battre leur cœur. Ceux qui s'en vont ont poursuivi un idéal élevé, mais illusoire et inaccessible; ceux qui arrivent ont accepté l'idéal dont M. Guizot a prononcé la formule: « Enrichissez-vous! »

Il n'est pas un écrivain, pas un penseur qui n'étudie et ne cherche à décrire l'état d'âme des hommes de la jeune génération, de ceux qui représentent l'esprit nouveau et les tendances nouvelles; mais chacun apporte à cette étude des passions, des dispositions différentes, et les jugements prononcés se ressentent naturellement des différences de critérium. Pour les uns, cette évolution vague et incertaine des « jeunes » vers un but indéfini dans les questions se rapportant à l'art et à l'esthétique et cet égoïsme féroce qui semble inspirer toutes leurs actions constituent un symptôme funeste, un signe de décadence; pour les autres, c'est la substitution du sens critique à l'instinct artistique, c'est l'abandon des

caprices d'une vaine sentimentalité; c'est le retour de l'esprit français à une saine logique et à une conception plus rationnelle de la vie et de la jouissance.

Les vieillards, comme toujours *laudatores temporis acti*, gémissent sur le sort de la jeunesse française; les jeunes gens, eux, déclarent qu'ils sont satisfaits, que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais qu'il faut que les choses suivent leur cours et que le hasard, qui dirige tout, ne se laisse pas apitoyer par les larmes. "La vie n'est ni triste ni gaie, disent-ils en bâillant: elle est la vie, voilà tout."

C'est parmi les hommes qui ont aujourd'hui de trente à soixante ans que se recrutent surtout les pessimistes. Formés à l'école de Musset, de Lamartine et de Hugo, à l'école des romantiques, qui ont mis la sentimentalité et la souffrance à la mode, ils éprouvent, en se sentant enveloppés dans ce mouvement de froid scepticisme qui entraîne l'époque contemporaine, un sentiment de malaise infini; ils souffrent de ne plus souffrir; il leur semble qu'en perdant sa mélancolie leur âme se rapetisse et se restreint et qu'il n'y a plus de jouissance possible quand on ne sait plus aimer et haïr, quand on ne sait plus gémir et rêver.

Je me hâte de dire que l'âme contemporaine dont je parle ici, ce n'est pas l'âme de la France, ce n'est pas même l'âme de Paris: c'est l'âme des classes dites privilégiées, des classes dirigeantes. En dehors de celles-là, il y a dans ce beau pays des millions d'hommes qui travaillent, aiment et espèrent; il y a des millions d'hommes, cultivateurs, négociants, ouvriers, qui jouissent de ce simple bonheur de faire leur devoir dans la vie et qui sont contents de leur place au soleil; sans doute, ces derniers sont aussi exposés à tous les maux inhérents à l'existence, mais ni leurs joies, ni leurs douleurs n'ont d'écho, car elles sont individuelles. Il n'existe pas pour eux ce désenchantement collectif, ce vaste souffle de misère et d'ennui qui dessèche les cœurs dans les sphères supérieures de la société. — D'ailleurs, il en a été ainsi de tout temps. Pendant que la plainte du travailleur se répercute à peine et meurt avec le bruit du jour, que le cri de la faim se tait lorsque celle-ci est apaisée, la plainte de l'homme d'éducation raffinée, expression d'un chagrin souvent factice, se perpétue et se transmet, car elle a pour interprètes toutes les voix de la poésie et de l'art.

Quelle sera l'impression de l'étranger, quelle conclusion tirera-t-il de tous les symptômes observés, du vague mécontentement deviné, des inquiétudes douloureuses entrevues au fond de l'âme du jeune homme moderne, de cette âme qui se revêt de froideur et de scepticisme? Les uns parlent de décadence, d'autres prédisent la fin prochaine de ce monde que nul soleil ardent ne vient plus réchauffer. Qui sait? Peut-être qu'au terme de la lente évolution à laquelle nous assistons nous verrons se constituer une société mieux organisée et moins égoïste que la nôtre, nous retrouverons épurées et ennoblies les sources, qui paraissent aujourd'hui épuisées, du labeur et de la jouissance.

Les âmes sans cesse se renouvellent. Avec les flots humains qui disparaissent, disparaissent aussi pour ne plus renaître les désirs, les aspirations, les rêves qui les ont agités; seuls subsistent éternellement cette puissance infinie de jouir et de souffrir qui est notre partage et cet idéal d'un bonheur absolu que tous, par des voies différentes, nous poursuivons sans jamais pouvoir l'atteindre. La pensée des peuples sans cesse se trans-

forme et sans cesse s'assimile des éléments nouveaux. Chaque génération qui passe sur la scène du monde évoque à la source mystérieuse de l'être quelques notions nouvelles, quelques vérités, quelques chimères que n'ont pas connues les générations qui l'ont précédée: systèmes philosophiques, vérités d'ordre métaphysique ou moral, classifications scholastiques, rêves philanthropiques et humanitaires. Ces manifestations inédites de l'esprit humain qui se substituent aux idées et aux formes du passé prennent dans les âmes tout l'espace qui n'y est pas occupé par le souci des besoins matériels; elles constituent cette matière ample et flottante dans laquelle les artistes taillent leurs poèmes et où s'inspirent les hommes d'action; elles marquent les différentes étapes du progrès et c'est d'elles que l'histoire reçoit son cachet de variété et d'imprévu.

Ainsi, depuis l'époque où l'exaltation chevaleresque et religieuse a jeté deux mondes l'un contre l'autre et donné naissance à cette pieuse folie des croisades, l'humanité a tour à tour subi mille courants d'idées différents. Placée à l'avant-garde de la civilisation, la pensée française, grandiose, noble, châtiée, élégante sous Louis XIV, est devenue philosophique, humanitaire, épicurienne sous Louis XV, éprise de gloire et de conquêtes sous le premier empire, romantique sous la restauration, optimiste sous le second empire, égoïste et antireligieuse depuis la fondation de la troisième république; ce siècle finit dans l'anarchisme, le symbolisme, la médiocrité, la névrose et le pessimisme... disent les pessimistes.

A l'extérieur, rien qui nous parle de tristesse ou d'ennui: la ville-lumière est toujours aussi animée qu'autrefois, les rues résonnent de cris joyeux, et il semble que le tourbillon de la vie parisienne laisse à ceux qu'il entraîne bien peu de temps pour sentir cette solitude, cet "isolement fatal" dont un si grand nombre d'entre eux se plaignent. L'observateur qui voudrait découvrir sur les physionomies la trace des symptômes dénoncés serait déçu: il verrait autour de lui des figures joyeuses et animées ou sérieuses et froides, mais d'angoisse, de pessimisme, pas l'ombre. Les hommes de la vieille génération sont bien encore nos frères, nos cousins, nous les reconnaissons nôtres à leur poignée de main cordiale, à leurs enthousiasmes, à leurs colères, à leurs emballements.

Quant aux jeunes gens, j'avoue que leur parenté avec nous tend de plus en plus à disparaître. Ils sont froids, tolérants, dédaigneux; ils ont le culte des chiffres, de la fortune, du bien-être et le respect des pouvoirs établis. Leur conversation est sérieuse, semée de paradoxes, savante et sceptique; ils se défendent de tout entraînement, se moquent de la sentimentalité de leurs aînés et, si vous cherchez à découvrir un point noir dans leur âme, ils vous diront: "Allons! pas de Wertherisme; ne nous la faites pas à l'idéal!"

Et cependant, oui, il y a au fond de leur âme quelque chose de morne et de navrant, ou plutôt il manque quelque chose qu'on voudrait y voir: quelques douces illusions, un peu de foi, un peu d'ardeur, un peu de haine ou de passion. Il y a de la tristesse, qui se cache, mais que l'on sent sous le rire sceptique, sous la phrase indifférente, froide et polie. "Nous sommes," a dit le grand sociologue Drumont dans un article sur l'influence juive, "l'aboutissant d'une longue série d'aspirations françaises et, en nous sentant pénétrer par un idéal ennemi, nous éprouvons des mélancolies indicibles." En effet, l'âme française était faite pour l'enthousiasme,

les grandes pensées, les luttes généreuses ; lancée à la conquête du veau d'or, elle ne retrouve plus ses qualités brillantes et elle s'oriente au hasard, sans vrais désirs, sans convictions réelles.

La littérature des "jeunes," les productions des nouvelles écoles littéraires traduisent bien cet état de la pensée contemporaine. On y chercherait en vain la note émue, vibrante, le sentiment profond, l'accent sincère ; tout y est artificiel et étudié. La poésie, cette douce voix du rêve, cette harmonieuse interprète des désirs et des regrets, des joies et des douleurs, la poésie elle-même ne sait plus nous charmer et nous émouvoir. Et comment en pourrait-il être autrement ? Ce sont les époques de grandes convictions qui produisent les pages éloquentes, les œuvres passionnées et ardentes ; nos jeunes littérateurs, sans amours comme sans haines, ne sauraient trouver ni l'éloquence qui entraîne, ni les élans-inspirés qui subjuguent, ni le charme mélancolique qui séduit ; en revanche, ils ont parfois ce bel essor que donne une liberté absolue et sans limites.

La théorie de l'art pour l'art règne aujourd'hui en souveraine ; aucun précepte, aucun dogme, je pourrais ajouter : aucune règle de morale ne vient se placer devant l'artiste pour lui dire : tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin. C'est l'imagination surtout qui domine dans les œuvres des "jeunes," mais l'imagination malade qui se complaît à des conceptions bizarres de la vie, explore de préférence tous les recoins mystérieux de l'être, cherche des horizons nouveaux et s'amuse aux fantaisies les plus excentriques. Avec cela, un grand étalage d'érudition à la manière allemande, beaucoup de préciosité, de mièvrerie et de recherche. Les écrivains de la jeune génération semblent avoir pour but unique — qu'on me passe le mot — d'épater le bourgeois. Le passé, d'ailleurs, a singulièrement limité leur champ d'action. Des générations successives d'artistes et de poètes ne peuvent pas vivre toujours sur le même fond d'idées, obéir aux mêmes règles, se guider sur les mêmes formules. Or les génies puissants qui ont illustré ce siècle ont laissé bien peu à cueillir dans le domaine qu'ils ont exploité. Certains genres sont tombés en désuétude et, pour en créer de nouveaux, il faut un Victor Hugo, un Balzac, un Zola... Ce siècle aura été le "grand siècle" pour la littérature et l'art français ; serions-nous déjà arrivés à la période de la décadence ?

Une chose qu'il faut constater, au moins, c'est la virtuosité des écrivains d'aujourd'hui. Je me figure que Châteaubriand, Gautier, Lamartine, de Vigny, dans certaines belles pages que nous admirons, ont dû éprouver quelque difficulté à donner un corps à leur pensée, à peindre leurs rêves en caractères indélébiles ; ils n'ignoraient pas le "polissez-le sans cesse" de Boileau. Aujourd'hui on jongle avec les abstractions, on lance les phrases ailées au vol de la plume. Certains rédacteurs de journaux de genre — mi-mondains, mi-littéraire — fournissent chaque jour, avec une facilité désespérante, des colonnes de ces mille riens qui sont devenus à la mode : évocations vagues et subtiles, tableaux poétiques, historiettes imprégnées de sentimentalité à l'eau de rose, qui, tout dépourvues de vraie émotion qu'elles soient, réussissent assez souvent, cependant, à nous donner l'illusion de la joie et de la douleur. On a trouvé des mots pour exprimer des nuances de pensées et de sentiments que l'on n'exprimait pas autrefois ; ce qui était jadis le domaine exclusif de la haute poésie alimente aujourd'hui le feuilletonisme quotidien ; le

répertoire de la langue française s'est enrichi dans des proportions inquiétantes pour nous qui sommes en dehors du mouvement.

(À suivre.)

E. DE NEVERS.

L'ÉCLAIRAGE DE L'OcéAN.

Un inventeur français, M. Basin, vient d'adresser à l'Académie des Sciences un rapport relatif à l'éclairage des routes suivies par les paquebots au milieu de l'océan. Les navires pourraient ainsi prendre leur droite, comme les voitures, le long de ce sillon lumineux tracé en pleine mer, et les collisions deviendraient, pour ainsi dire, impossibles.

Ce rapport n'a pas encore été publié ; mais on peut déjà se figurer, sans trop de fantaisie, ce que peut devenir plus tard un pareil projet : voyons-le. Ce seront d'abord quelques timides bouées, mouillées en plein océan et balancées par les flots ; sur ces bouées de forte taille, tout un système d'accumulateurs puissants, je le suppose, du moins, fournirait électriquement la lumière, et un navire spécial serait chargé de ravitailler tout le système à jour fixe. Ce sera la première phase.

De là à placer sur quelques-unes de ces bouées une boîte aux lettres, il n'y a qu'un pas. Le tonneau-boîte-aux-lettres du détroit de Magellan est déjà célèbre : les boîtes aux lettres de l'océan le deviendront bien vite à leur tour : et puis, quelle commodité !

Quand il y aura des boîtes aux lettres sur les bouées, on se dira qu'il serait encore bien plus commode d'avoir sous la main un appareil télégraphique communiquant avec le câble (mettons le câble !) et qui permettrait de donner, en pleine mer, des nouvelles fraîches (c'est le cas de le dire), à son armateur, à ses amis ou à sa femme si on en a.

Qui sait ? les progrès de la téléphonie à distance seront peut-être tels qu'il sera possible de causer avec les continents, et le téléphote, qui existera certainement à cette époque, permettra de se voir et de se sourire à mille lieues de distance : il ne faut jurer de rien. Plus tard, la bouée timide du premier jour donnera l'idée de couler en pleine mer une pile solide, capable de défier les flots les plus tumultueux.

N'est-ce pas déjà chose facile, aujourd'hui, pour nos modernes ingénieurs, que de construire en eau profonde, ainsi que le démontrera, sans doute dans un avenir prochain, la construction du pont sur la Manche, reliant la France à l'Angleterre, avec ses 60 arches de 500 mètres d'ouverture chacune : trente pauvres rues de Richelieu mises bout à bout l'une de l'autre, qu'est-ce que cela ? Continuons.

Donc, des piles solides ne tarderont pas à remplacer nos bouées timides de la première heure, et on les fera tout de suite assez vastes pour y placer un vrai phare et des bâtiments de secours pour les naufragés. Il se trouvera bien un Américain de génie pour y adjoindre un hôtel destiné aux gens qui aiment le grand air, et là ils seront sûrs d'en avoir. Si dans cet hôtel on met une roulette, six mois après il n'y aura plus de place.

Des enfants naîtront un jour ou l'autre sur ce caillou : ils auront le bonheur de n'être citoyens d'aucun pays dit civilisé, et pourront répondre au maire ahuri qui les mariera peut-être plus tard qu'ils sont nés sur la pile numéro 34, par le 50e degré de longitude. Et dire que le vingtième siècle verra des choses de cette force-là !

CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE.

27 mars.

Pauvre Québec! Rien ne lui réussit. Et messieurs les Montréalais vont dire plus que jamais que nous, Québecquois, ne sommes pas des gens sérieux; que non-seulement nous n'entendons rien aux affaires, mais que nous ne savons pas même tenir l'affiche jusqu'au bout avec le drame le mieux conditionné et le plus palpitant.

Vous vous rappelez l'affaire Fortin? Il y avait là tous les éléments d'une tragédie mouvementée, et vous en avez vu les scènes saisissantes dans tous les journaux.

L'accusée était une belle-mère, ce qui excitait naturellement l'intérêt de presque tous les gens mariés, dont un petit nombre seulement sont dépourvus de belles-mères. La victime du crime supposé était un mari qui avait commis cette imprudence, qui est souvent même une folie, qu'on appelle les secondes noces. Les accusateurs étaient les enfants du premier mariage.

Dans le premier acte, on nous avait montré la chambre d'un mourant, la victime luttant contre la mort et dictant son testament au notaire qui instrumentait, la femme voulant l'en empêcher et lui administrant une potion qui provoquait une dernière crise et emportait finalement l'agonisant avant qu'il eût pu signer le fameux testament.

Au second acte, on déterrait le défunt, qui dormait en paix depuis trois mois au cimetière; on le transportait à la morgue et on le confiait aux plus savants médecins pour en faire l'autopsie. En même temps, le *coroner*, avec toute la solennité d'un président des assises, procédait à l'enquête devant un jury. Les témoignages à charge se déroulaient, les rapporteurs rapportaient, et les journaux publiaient, avec force titres alléchants en majuscules. Tous les amateurs de scandales, tous les lecteurs de romans-feuilletons, tous les habitués des tribunaux, tous les publicateurs de tous les potins étaient sur le qui-vive!

La preuve paraissait accablante, et le drame se corsait merveilleusement. Il ne manquait plus qu'une petite chose, une chose insignifiante, un rien, un grain d'arsenic ou de strychnine. Mais les médecins n'allaient pas manquer de le trouver au bout de leurs scalpels.

Tout à coup l'action se complique d'un crime connexe. Pendant que le *coroner* délibérait dans son bureau, une balle destinée à le précipiter dans l'autre monde traversa les carreaux de sa chambre, sifflant à quelques pouces de ses oreilles, et alla se loger dans un de ses traités de toxicologie.

A partir de ce moment, l'affaire Fortin prend des proportions extraordinaires, et des titres de plus en plus *majusculaires* envahissent nos grands journaux du soir.

Les sergents de ville affolés courent après l'auteur du nouveau crime, pendant que l'accusée principale se désole sous ses longs voiles de deuil et attend l'issue de l'horrible affaire, renfermée au couvent du Bon-Pasteur.

Le jury, perplexe, flotte entre des opinions contradictoires qui se croisent. L'air que l'on respire est plein de tragédie, les promeneurs de profession semblent inquiets sur leur destinée future dans une ville qui est le théâtre de tant d'horreurs. Les vieux riches font goûter à leurs chiens les breuvages qu'on leur offre. Les notaires ne cessent de faire des testaments compliquant encore les affaires. Et les enfants deviennent bien sages en écoutant l'histoire du *coroner*, que leur raconte une bonne qui ne manque pas d'ajouter qu'ils sont des-

tinés à la même aventure s'ils continuent de tapager et de l'ennuyer.

Enfin le rideau se lève sur le troisième acte, qui va nous donner le dénouement. — La science, qui s'est tenue la bouche close, va parler et nous révéler ses oracles.

Naturellement, elle n'a qu'une chose à nous dire, qu'une question à résoudre, savoir: quel est le poison découvert. Est-ce de l'arsenic, ou de la strychnine, ou quelque drogue ignorée des sorcières antiques?

Eh! bien, le croiriez-vous? . . . C'est à n'y rien comprendre! . . . Ce n'est pas sérieux! . . .

Le corps du défunt ne recélait pas la plus petite parcelle de poison! Le défunt était mort tout simplement d'une inflammation du poumon droit, et le breuvage administré n'était probablement pas autre chose que du cognac trop pur.

Quant au *coroner* Belleau, il paraît que son assassin n'avait l'intention de tuer qu'un chat, dans sa cour, et qu'en manquant le chat il a failli atteindre notre digne Esculape!

Donc tout a manqué, et ceux qui ont pris des billets de galerie pour assister au lugubre drame sont volés.

Pauvre Québec! Rien ne lui réussit. Ses essais criminels mêmes n'aboutissent pas, et il est condamné à la vertu!

Pourquoi notre habile trésorier, qui cherche des ressources financières, n'impose-t-il pas la vertu? Ou bien encore, pourquoi ne fonde-t-il pas l'ordre des Vertus Domestiques, comme M. Mercier a fondé l'ordre du Mérite Agricole? Ces décorations se vendraient très bien, et Québec fournirait un large contingent de chevaliers et de commandants pour cet ordre de la vertu. . . non récompensée.

Autre chose: nous vous avons parlé des militaires de l'école de cavalerie, n'est-ce pas? On devait leur donner des tuniques rouges et en faire un corps d'élite. Eh bien, tout cela, on le fera, mais ce ne sera plus pour Québec. C'est à Toronto qu'on va transporter chevaux et cavaliers. Ils auront certainement le nouvel uniforme, mais il ira éblouir d'autres yeux que les nôtres; les galons d'or brilleront sous un ciel étranger, et les belles bêtes que nous aimions fouleront désormais un sol moins sympathique.

Vous voyez! Voilà encore que nous sommes roulés; on ne nous prend pas au sérieux.

Aussi, nous vous l'avouons, nous sommes devenus profondément sceptiques en ce qui regarde Québec. L'hôtel Frontenac lui-même ne nous semble pas une certitude. Nous voyons bien ses lourdes portes de château-fort, ses tours crénelées, sa forêt de hautes cheminées, ses machicoulis, ses toits à aiguilles, ses mansardes normandes, et cependant nous doutons encore. N'est-ce pas un mythe? Cette superbe construction est-elle vraiment de pierre et de brique? Ou est-ce du carton peint, que le souffle du nord emportera sur ses ailes? La fumée qui tourbillonne au sommet de ses cheminées vient-elle des foyers de l'intérieur, ou n'est-ce pas plutôt un nuage égaré quittant les sphères célestes? Ses flèches, qui s'élancent dans la voûte azurée, tiennent-elles réellement à l'édifice, ou ne sont-elles pas suspendues là mystérieusement par les archers divins?

Il nous semble parfois, en regardant cette forteresse, que nous rêvons, que nous sommes transportés plusieurs siècles en arrière. Nous sommes aux siècles des croisades; nos maris sont à la guerre, et nous brodons dans quelque vieille tour abandonnée des écussons et des

armes sur des drapeaux destinés à l'expédition sainte.

Le bruit des marteaux et des pioches nous ramène à la réalité: ce n'est point un vieux château à légendes que nous contemplons, mais c'est un nouvel hôtel que l'on bâtit, un édifice moderne avec tous les comforts du siècle et les luxes dont la compagnie du Pacifique est prodigue.

Et cependant nous craignons encore. Quoi donc? me direz-vous. Tout. Qu'un cataclysme précipite un de ces jours notre château dans le Saint-Laurent. Ou bien que la foudre, en le caressant à son passage, nous le réduise en cendres! Ou enfin que Montréal vienne nous le prendre!

A Québec, voyez-vous, rien n'est sérieux. Du reste, moi-même le suis-je en ce moment? Pas plus que vous qui m'écoutez, assurément. Donc, bonjour.

PAULE.

CARNET D'UN MONDAIN.

Le lieutenant-gouverneur et Mme Chapleau se sont embarqués samedi dernier, à New-York, sur la *Champagne*, pour le Havre.

L'assermentation de sir Alexandre Lacoste comme administrateur de la province a eu lieu mercredi soir, le 22, devant plusieurs ministres, plusieurs juges, quelques intimes amis du juge en chef et quelques dames, dans la résidence de sir Alexandre, rue Saint-Hubert.

M. et Mme T. Chase-Casgrain et M. et Mme Chs. Panet-Angers ont passé plusieurs jours à l'hôtel Windsor la semaine dernière.

Les juges Bossé et Blanchet sont retournés à Québec mardi, après avoir passé au Windsor les deux semaines requises par leurs devoirs du terme de mars.

Tous les ministres de Québec ont passé la semaine dernière à Montréal. Il y a eu réunion du conseil, aux bureaux du gouvernement, mercredi, jeudi, vendredi et samedi.

Jeudi soir, le 23, l'honorable G. A. et Mme Nantel recevaient à dîner, dans leur luxueuse et admirable résidence de la Côte-des-Neiges. Étaient invités: l'honorable L. O. Taillon, premier ministre, l'honorable Louis et Mme Beaubien, l'honorable T. C. et Mme Casgrain, l'honorable E. et Mme Flynn, l'honorable John S. et Mme Hall, l'honorable Louis P. et Mme Pelletier, l'honorable L. R. et Mme Masson, l'honorable Joseph et Mme Tassé, le juge et Mme Mathieu, le juge et Mme Caron, le juge Blanchet, Mme Drayner, Mme Chs. Panet-Angers, le révérend M. Nantel et M. Joseph Tassé.

Je me suis laissé dire que ce dîner, qui rassemblait ainsi autour d'une table admirablement servie tant de gens distingués, est un de ceux que n'oublieront pas les personnes qui ont eu le privilège d'en être. Mme Nantel, qui est toujours charmante, a fait les honneurs de la réception avec un tact et une grâce qui montrent combien elle a de titres pour bien remplir les devoirs sociaux que lui fait la position officielle de M. Nantel.

Jeudi, le 23 courant, à la salle académique du *Gésu*, grand concert donné par les membres du chœur, sous l'habile direction de M. Alex. Clerk.

Le programme était très soigné.

La première partie, *Athalie*, de Mendelssohn, a été fort bien exécutée par le chœur; mais l'orchestre, faute d'exécutants, a quelque peu laissé à désirer.

La seconde partie, malheureusement trop courte, a été mieux enlevée. MM. Ed. Lebel et Jos. Saucier ont très bien chanté le *Crucifix* de Faure.

Le chœur a admirablement rendu les *Adorateurs du soleil*, de Goring-Thomas.

Une mention spéciale est réservée à Mlle G. Normandin, dont la voix souple et harmonieuse dénote une véritable artiste. M. Couture, le très sympathique professeur, a droit d'être fier de son élève.

La nouvelle de la mort de M. Albert Huot, inspecteur de la police montée du Nord-Ouest, a causé une douloureuse sensation à Québec. M. Huot était un des plus brillants officiers de ce corps d'élite chargé de la garde de nos frontières; c'était un compatriote qui nous faisait honneur et dont nous étions à juste titre fiers. Comme tous les braves, il était adoré de ses soldats, à ce point qu'on lui confiait toujours les sujets les plus difficiles, qui, entre ses mains, devenaient bientôt dociles et disciplinés.

Il possédait à un haut degré ce don qu'on appelle "magnétisme." Ses nombreux amis de Québec savent que ce pouvoir lui venait d'une bonté et d'une générosité peu communes. Il faut l'avoir connu pour comprendre le deuil de ses parents et de ses amis. Le défunt était le fils de M. Charles Huot, de cette ville, frère de M. Chs. Huot junior, le célèbre artiste canadien, et de M. Gaspard Huot, neveu de l'honorable I. Thibaudeau et de Mme Charles Langevin, qui l'avait élevé et qui le regardait comme son fils.

Nous offrons nos condoléances les plus sincères à la famille.

Mardi dernier, le R. P. Lacombe a dîné chez M. Van Horne, président du Pacifique Canadien. M. Van Horne a offert au vieux missionnaire une très jolie peinture d'une entrevue qu'ils ont eue ensemble, il y a douze ans, au Portage-du-Rat, (Keewatin.)

Cette peinture est due à M. Van Horne lui-même et fait honneur à son talent.

Le père Lacombe est parti mercredi soir pour le Nord-Ouest. Sa résidence sera à Pincher Creek, (Alberta.) C'est là qu'il a établi ce qu'il a nommé l'"Ermitage Saint-Michel."

UN MONDAIN.

G..., le célèbre pédicure, est appelé chez une horizontale du quartier de l'Europe.

Après une heure d'attente dans l'antichambre, le praticien, impatienté, appelle la camériste.

— Je n'ignore pas, mademoiselle, que je suis venu ici pour *faire le pied de grue*, mais votre maîtresse me semble en abuser.

— Baptiste! j'ai une fièvre de cheval...

— Bien, m'sieu; je vais chercher le vétérinaire!

Calino monte en wagon.

Il ne reste plus qu'une place sur chaque banquette.

Calino s'assoit, et il se sent un peu gêné:

— Sapristi! que je suis bête! s'écrie-t-il, après un instant de réflexion. Nous sommes quatre de ce côté-ci et ils ne sont que trois sur l'autre banquette.

Et, bravement, il change de place et s'assoit en face.

L'OPINION PUBLIQUE.

LES HOMMES DU JOUR

GALERIE DE PORTRAITS CANADIENS

PARAISANT PAR SÉRIES

MONUMENT ÉRIGÉ À LA GLOIRE DE LA CONFÉDÉRATION
CANADIENNE

GRANDE ÉDITION:

50 CENTINS LA SÉRIE

ÉDITION POPULAIRE:

15 CENTINS LA SÉRIE

Chaque série comprendra le portrait, la biographie et le fac-simile d'une lettre ou d'un écrit autographe du sujet. Il n'y aura pas plus de deux séries par mois, et pas plus de cent séries en tout.

Toutes les biographies seront signées par des écrivains distingués.

La grande Édition se vend au prix de 50 centins la série.

L'Édition populaire se vend au prix de 15 centins la série.

La souscription n'est prise que pour l'ouvrage au complet.

ÉCHANTILLONS ENVOYÉS À DEMANDE

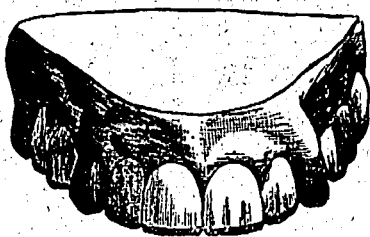
Souscrivez aux "HOMMES DU JOUR" pour avoir sous les yeux le portrait, la vie, le caractère et l'écriture des hommes éminents de votre pays.

L'expédition des numéros de l'Édition populaire se fera par la poste, et la collection, périodiquement, par les agents ou par la malle.

Adressez : LE DIRECTEUR,

"LES HOMMES DU JOUR"

B. P. No. 1579, MONTREAL.



Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.
Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

Dr. BROSEAU
7, rue St-Laurent, Montréal.

LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la législature de Québec.

10-CENTS-10

PROCHAIN TIRAGE

Mardi, le 11 Avril 1893.

NOMENCLATURE DES LOTS

1 lot valant	\$ 1.000 00	\$ 1.000 00
1 do	500 00	500 00
1 do	250 00	250 00
1 do	100 00	100 00
2 lots valant	50 00	100 00
5 do	25 00	125 00
25 do	5 00	125 00
100 do	2 50	250 00
500 do	1 00	500 00

LOTS APPROXIMATIFS

100 lots valant	\$ 2 50	\$ 250 00
100 do	1 00	100 00
999 do	1 00	999 00
999 do	1 00	999 00

2834 lots valant \$ 5.298 00.

11 BILLETS POUR \$1.00

Les demandes de billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue Saint-Laurent, Montréal.
P. O. Boite 987.

ED. C. LALONDE, gerant.

On demande des agents.

LE CHOIX DE MEDIUMS

constitue principalement l'annonce profitable.

Quand vous songez à annoncer, rappelez-vous que l'impulsion extraordinaire donnée au journal

LE MONDE

par l'adoption d'un programme nettement indépendant, la réorganisation de sa rédaction et de tous les services administratifs ont eu pour effet **DE DOUBLER LE CHIFFRE RÉGULIER DE SON TIRAGE.**

C'est maintenant au commerce et à l'industrie à tirer parti de cette grande publicité du "MONDE," qui s'adresse à tout le public canadien, sans exception de parti.

Rappelez-vous que c'est là

SEUL JOURNAL INDEPENDANT
DU CANADA.

TELEPHONE BELL: 6122.

LOUIS PLAMONDON

Successor d'ARCADE DEPATIE

Cigares, Tabacs, Pipes, etc.

GROS ET DETAIL

No 1832, rue Sainte-Catherine.

CIGARES HAVANE ET TABAC CANADIEN, UNE SPÉCIALITÉ.

L'Opinion Publique

POLITIQUE, LITTÉRATURE, THÉÂTRE,
MONDANITÉS.

PARAIT CHAQUE VENDREDI.

Abonnement: \$2.00 par an; \$1.00 pour six mois—payable d'avance.
\$2.50 par an—payable dans l'année.

Prix du numéro: 5 CENTIMS.

Rédaction et administration:

L'OPINION PUBLIQUE,

B. P. No. 2071,

Bureaux: Bâtisse New-York Life, 715. MONTREAL, CANADA.

AUX COLLABORATEURS:

TOUTE COLLABORATION ACCEPTÉE SERA PAYÉE.

LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE

Si on veut se faire une idée de l'importance de cette publication et des services qu'elle peut rendre par la diffusion de la belle et saine littérature, on n'a qu'à parcourir la liste des volumes déjà parus: "Monsieur Barnes de New-York," — "Mon oncle et mon curé," — "Vaillante," — "La neuvaine de Colette," — "Aurette," — "Jean de Kerdren," sont autant de chefs-d'œuvre. Par la beauté du style, la pureté de la morale, l'intérêt dramatique qui s'y déroule, le jeu des passions, qui y sont étudiées sur le vif, ces livres charment également le lettré, la jeune fille et celui qui ne cherche dans un livre qu'un agréable délassement.

Le dernier de la série "Jean de Kerdren" que nous venons de recevoir est l'œuvre maîtresse d'un écrivain dont l'apparition récente sur la scène littéraire a été accueillie avec un véritable enthousiasme par toute la France. Nous voulons parler de "Jeanne Schultz," dont on a pu apprécier les brillantes qualités dans "La neuvaine de Colette."

Ce volume est en vente chez les libraires et dans les dépôts de journaux. On peut aussi se le procurer en envoyant 15 centims en timbres-poste aux éditeurs, No 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Assurance Maritime.

CIE D'ASSURANCE MARITIME "BRITISH AND FOREIGN," de Liverpool.
Do do do "RELIANCE," de Liverpool.

Polices ouvertes offertes aux importateurs.

Bureau central pour le Canada: — MONTREAL.

EDWARD L. BOND, agent principal.

ASSURANCES:—

FEU: "London Assurance Corporation."
ACCIDENTS: "Norwich and London."
VITRES: "Lloyds Plate Glass."

EDWARD L. BOND, 30, rue St-François-Xavier, MONTREAL.